

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - - 5 ce. s la copie

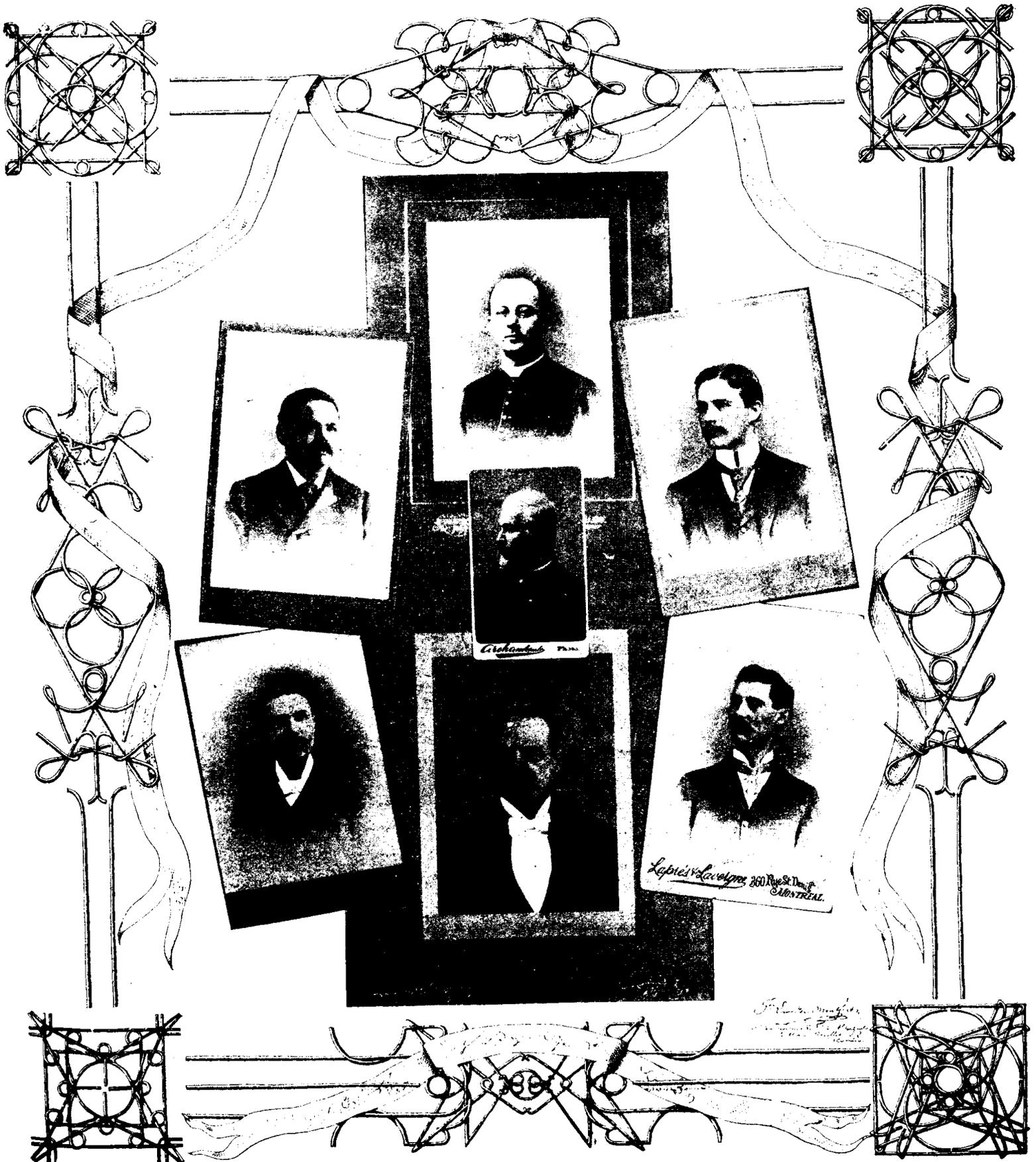
16ME ANNÉE, No 831.—SAMEDI, 7 AVRIL 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion 10 cents
 Insertions subséquentes 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



M. Lome Gouin
 M. M.-J. Carot

M. le chanoine G. Dauth
 M. C.-E. Archambault
 Hon. T. Berthiaume

M. L.-J. Tute
 M. J. LaRoche

LE COMITE D'ORGANISATION DU CONCOURS INTERNATIONAL DE STENOGRAPHIE (SECTION CANADIENNE)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 AVRIL 1900

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Concours de sténographie.—Poésie : Reviens printemps, par Myosotis.—Jean Marie Motet, par A.-H. de Trémaudan.—Résurrection.—Poésie : Les larmes d'une mère, par A. du Verney.—A l'aurore du vingtième siècle, par A. G.—La famine aux Indes, par Henry de Varigny.—Roman canadien inédit : Florence (légende historique du Canada), par Rodolphe Girard.—Logiques ennemis, par Alfred Capus.—Jeux de société.—Théâtres.—Le Sténographe Canadien.—Costume de printemps.—Départ, par Anna de Bussières.—Histoire naturelle, par Henry de Varigny.—Carnet de la cuisinière.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.

GRAVURES : Portraits des membres du comité d'organisation du concours international de sténographie : M. l'abbé Dauth, M. U.-E. Archambault, l'hon. T. Berthiaume, M. L. Gouin, M. L.-J. Tarte, M. J. Curot, M. J. LaRochelle.—Exubération de joie à la Bourse de Londres à la nouvelle de la prise de Cronje ; La famine dans les Indes.—La mode : Costume de printemps.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGT-ONZIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-onzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MARS), aura lieu samedi, le 7 AVRIL, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.



Il vient de se passer, dans l'île de Jersey, un incident des plus étranges et qui nous intéresse jusqu'à un certain point, puisqu'il s'agit de l'usage de la langue française en pays anglais.

Le 1er février dernier, pendant une séance de la Chambre des Etats, (Chambre des représentants) un député, M. Renouf, commença un discours en anglais, mais aussitôt le Bailli ou président intervint en lui disant "qu'il n'était pas dans son droit," que la langue française était la langue officielle du pays et qu'un

député devait s'exprimer en français, à moins d'impossibilité absolue de sa part de le faire.

M. Renouf protesta et soutint qu'il "avait le droit de s'adresser en anglais."

Le président dit que ce n'était pas une question d'ordre mais une question de privilège ; l'affaire était entre les mains de la Chambre qui déciderait si on accorderait à M. Renouf le privilège de se servir de la langue anglaise ou s'il devait continuer dans la langue officielle. Il est vrai, ajouta-t-il, que plusieurs lieutenants gouverneurs ont parlé à la Chambre en anglais, mais c'était parce qu'ils ne connaissaient pas la langue officielle."

Bref, après discussion, la Chambre décida que M. Renouf devait parler français, par un vote de vingt-sept contre six.

* * Notez, cependant, que les Jersiais sont ou ne peut plus attachés à la couronne britannique parce que, disent-ils, la reine qui la porte est avant tout "notre duchesse," la duchesse de Normandie, c'est-à-dire l'héritière du titre porté par notre duc français-normand, Guillaume, qui a conquis l'Angleterre, mais gare à quiconque s'avise de toucher à leur langue, comme en témoigne la lettre suivante, adressée à la *Nouvelle Chronique de Jersey*.

JERSIAIS, AUX ARMES !

M. l'Éditeur,

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a dans notre milieu des mécontents qui voudraient, si possible, tout renverser, tout changer, tout bouleverser. Tantôt ils voudraient un Town Council ; tantôt ils veulent des endroits de récréation tels que Casinos, Winter Gardens, etc ; tantôt ils voudraient abolir la police honorifique pour y substituer une police salariée. En un mot ce sont des *bouleverseurs* !

Aujourd'hui, la lubie qui prend c'est de renverser notre langue française et d'y substituer la langue anglaise comme langue officielle, car, disent-ils, il y aurait chance alors d'avoir des hommes plus capables dans nos Etats. Quant à moi, Monsieur, je suis d'opinion que si un homme n'est pas assez capable pour apprendre la langue française, ce ne serait guère une acquisition que de l'avoir aux Etats.

Du reste, je ne me suis jamais aperçu jusqu'ici que les anglais soient plus intelligents, règle générale, que les Jersiais. Le fait de parler anglais, français, allemand, hébreu, grec, latin ou Jersiais, ne saurait mettre plus de cervelle dans la tête des orateurs.

Jersiais ! conservons notre langue, c'est celle de nos pères, de nos aïeux de génération en génération, eux qui comme nous étaient de vrais patriotes et attachés par le cœur à la mère-patrie.

Tout en vous remerciant, Monsieur, je suis

UN AMI DE NOTRE VIEILLE LANGUE.

Le rédacteur de la *Nouvelle Chronique de Jersey*, après avoir commenté la discussion soulevée à la Chambre des représentants, termine un éditorial par ces mots :

Encore une fois, nous répétons que la langue officielle de l'Angleterre est toujours le normand-français et nous ne pouvons comprendre comment il peut y avoir des gens intelligents qui stigmatisent comme une déloyauté l'usage d'une langue dont Sa Majesté se sert dans les affaires les plus solennelles de l'Etat. Jersey ne demande pas de changement de langue. Elle demande de bonnes saisons de pommes de terre et des visiteurs, et voilà précisément ce que ni M. Le Gallais ni M. Renouf ne sauraient lui accorder.

Mettant de côté la plaisanterie d'un goût plus que douteux de fourrer les pommes de terre et les visiteurs dans le même sac, on constate combien est profond l'attachement des Jersiais à leur langue qui est bien, comme ils le disent, la langue officielle de l'Angleterre, la langue dont se sert Sa Majesté dans les affaires les plus solennelles de l'Etat.

* * Beaucoup de personnes—d'Anglais surtout—ignorent en effet que toutes les lois passées par le parlement ne sont et ne peuvent être sanctionnées qu'en français.

La formule de la sanction royale, pour le budget, est celle-ci : "La Reine remercie ses bons sujets, accepte leur bonté et s'ins le veult." Pour une loi d'intérêt général : "La Reine le veult" ; pour

une loi d'intérêt local : "Soit fait comme il est désiré" ; pour une pétition : "Soit droit fait comme le est désiré" ; en cas de veto, c'est-à-dire quand la sanction royale est refusée : "La Reyne s'avisera."

De plus, toutes les communications entre la Chambre des Communes et la Chambre des Lords sont faites en français.

Vous voyez donc que les Jersiais ont bien raison de dire que la langue officielle de l'Etat est la vieille langue de leurs pères.

* * Il ne faudrait cependant pas conclure de cet état d'âme des Jersiais qu'ils ont un faible pour la France et qu'ils désirent être Français, car ils en sont bien loin, comme le prouve la lettre suivante que j'emprunte au journal déjà cité :

JERSEY, 1er février 1900.

A M. le Rédacteur,

Monsieur.—Il y a quelques mois j'ai eu l'honneur de vous écrire pour signaler un danger qui menace l'existence de la population britannique dans notre petit île, et qui, si remède n'y est apporté, finira par l'engloutir entièrement ; j'établissais alors la proportion relative de la population française dans l'île à 350 par 1,000. Et bien aujourd'hui, Monsieur le Député E. B. Renouf a confirmé, au sein de notre Assemblée Législative, cet état de chose alarmant en disant que dans les paroisses rurales la population française était de 390 par 1,000, celle des Jersiais 450 par 1,000, et celle des Anglais ou autres sujets Britanniques 160 par 1,000.

C'est encore pire que je ne pensais. Quoi faire ? Voilà la question ! ! !

C'est à ceux à qui incombe la protection des loyaux sujets de notre dame Suzeraine ainsi que la conservation de notre autonomie insulaire privilégiée, à ceux qui doivent défendre nos droits, franchises et libertés menacés si captieusement par cette invasion silencieuse, foraine ou étrangère, d'y aviser avant le cataclysme. Il ne faut pas oublier que notre plus grand privilège c'est d'être sous la domination impériale britannique ; espérons que nous n'en sortirons jamais.

Votre obéissant serviteur,

RATIOCINATOR.

L'auteur de cette lettre voit dans l'arrivée des Français dans l'île un tel danger, qu'il n'hésite pas à craindre un cataclysme, mais la véritable cause de cette immigration est due au fait qu'à Jersey comme ailleurs, le cultivateur abandonne la terre pour s'employer ailleurs.

Lisez encore la communication suivante :

A M. L'Éditeur,

Monsieur.—Je trouve bien singulier qu'on soit tant contre les Français lorsqu'on pense que ceux mêmes qui sont le plus contre sont originaires de Français. Quant à moi je connais des quantités de personnes dont les parents étaient Français et qui aujourd'hui sont aussi bons sujets jersiais et aussi patriotiques qu'on puisse en trouver.

On se plaint de l'invasion des Français, on se plaint qu'un grand nombre de nos fermes sont louées par des Français, mais j'aimerais bien à savoir à qui la faute ? D'abord, il me semble que si nos propriétaires avaient fait comme leurs pères que tel ne serait pas le cas aujourd'hui. Nos pères fermiers prenaient toujours soin de garder l'un de leurs fils pour prendre soin de la ferme après leur mort, mais aujourd'hui tout le monde veut être de noir vêtu et ne plus s'occuper d'agriculture, et de cette manière beaucoup de nos fermes sont exploitées par des Français, et je dirai que c'est même une bénédiction d'avoir les Français à travailler nos fermes puisque nous ne voulons plus le faire.

Or, le fait de parler l'anglais dans les Etats ne changera rien cette triste situation. Que les membres de la Chambre parlent soit l'anglais ou le français les choses en resteront les mêmes. Ce qu'il nous faut c'est un retour vers l'agriculture. Il faut que nos fils restent à prendre soin de la ferme de leurs pères, et alors nous n'aurons plus besoin de Français pour le faire.

J'ai l'honneur d'être Monsieur, votre très oblige,

LE FILS D'UN FERMIER.

L'attachement de Jersey à la langue française et sa loyauté à la couronne anglaise ne sont donc pas deux sentiments aussi incompatibles que l'on serait tenté de le croire au premier abord, car les Jersiais disent bien haut qu'ils ne sont ni une nation vaincue ni une colonie, que c'est leur duché qui a donné une dy-

astie à l'Angleterre et que c'est leur vieux duc qui a imposé sa langue au royaume qu'il avait conquis.

Quant aux liens politiques qui unissaient Jersey à la France aux premiers temps de la monarchie, ils ont été entièrement brisés en 912, lors du mariage de Gisèle, fille de Charles le Simple avec Rallon, duc de Normandie.

* * Je sais qu'un poète français avait dit un jour avec beaucoup de sens :

Rien veut dire beaucoup de chose.

Mais j'ignorais qu'il pût y avoir beaucoup plus de choses encore dans le mot *Néant*, et je viens de l'apprendre à ma grande surprise.

Vous savez qu'en France ce mot est employé tous les jours en style administratif et vous n'avez qu'à demander à n'importe quel Français de vous montrer son casier judiciaire pour y voir en grosses lettres le mot *Néant*, si le titulaire de ce document n'a subi aucune condamnation.

Le *Journal Officiel* de la République française publie ce mot dans chacun de ses numéros, dans les tableaux contenant des listes quelconques, comme par exemple : le nombre de kilomètres de chemins de fer construits chaque année sur une ligne ou une autre ; vous le rencontrez tous les jours aussi dans les tableaux d'avancement de l'armée de terre, de la marine, des administrations civiles, enfin c'est le terme adopté et le seul admis. C'est l'équivalent de l'anglais *None* ou *Nil*.

Eh bien, figurez-vous que j'ai eu l'audace de l'employer dans la traduction d'un document public ou particulier, — je ne veux même plus savoir lequel des deux, — et que ce mot "Néant" a littéralement épaté un nombre de personnes qui en ont fait des gorges chaudes.

J'ai cru d'abord à une fumisterie, à une charge, mais non, ces braves gens étaient sérieux dans leur candeur naïve et la platitude des plaisanteries qu'ils faisaient à ce propos témoignait de l'ingénuité de leur bonne foi.

Quant à donner une raison plausible de leurs éclats de rire, ils n'en avaient pas d'autre que celle-ci :

— Ah ! Ah ! Ah ! Néant, Néant. Quand on m'offrira un *cocktail*, je répondrai Néant.

Ce en quoi ils se vantaient beaucoup.

* * Et pourtant, c'est à *Néant* que nous devons la chanson si spirituelle de Nadaud ; *Les deux Gendarmes*.

Nadaud, qui ne pouvait quitter son Paris qu'il aimait tant, se décida cependant un beau jour à accepter une invitation à dîner d'un de ses amis habitant une petite sous-préfecture de l'Ouest et prit le train qui le conduisit à environ deux milles de la ville, où son couvert était mis.

Le temps était de bonne humeur, le soleil radieux, les blés en épis et les cigales en chansons. Nadaud refusa tout véhicule et partit d'un pas léger par un petit sentier qui lui parut bon à suivre.

Mais j'oubliais de vous dire que Nadaud qui jamais ne chassa de sa vie avait eu la fantaisie d'endosser un habillement de chasse, mais sans emporter de fusil, histoire de se donner une contenance en pays rural.

Il n'avait pas fait deux cents pas qu'un gendarme galonné suivi d'un autre gendarme non galonné, surgit des blés, d'or et lui demande son port d'armes.

Nadaud n'en avait évidemment pas.

— Vos papiers ?

— Mes papiers, je n'ai guère que quelques ébauches de chansons... Oh ! je dois avoir mon casier judiciaire, car... en effet, le voici.

Le brigadier déplia le document et lut ce seul mot dans la colonne des condamnations : *Néant*.

— Néant ! hum, Néant. Voilà un particulier qui m'a l'air dangereux. Habillé en chasseur, pas de port d'arme, étranger au pays et condamné pour "Néant." Allons, en route, et plus vite que ça, vous vous expliquerez avec l'autorité.

Nadaud essaya de parlementer, de démontrer au brigadier que jamais il n'avait commis ni crime, ni délit et que...

— Ouais ! on la connaît celle-là. Et vous allez me faire croire que vous n'avez pas commis le crime de Néant, que vous n'avez pas été condamné pour Néant ?

— Mais, brigadier, Néant veut dire...

— Je vous dis qu'on la connaît celle-là ! Qu'en dis-tu, Pandore ?

— Brigadier, vous avez raison.

— Néant, continua Nadaud, veut dire...

— Néant veut dire ce que vous avez fait, ce qui vous a fait condamner, hein, Pandore ?

— Brigadier, vous avez raison.

Nadaud vit bien qu'il était inutile de raisonner et que ce qu'il avait de mieux à faire était de se soumettre et de continuer sa route entre les deux représentants de l'autorité, brigadier en tête, Pandore en queue, car le sentier était étroit.

Chemin faisant, l'imagination de Nadaud excitée par cet incident, ouvrit ses ailes et s'envola dans les régions de la fantaisie et c'est en chantonnant :

Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

qu'il entra dans la ville avec son escorte.

— Chante, mon vieux, chante, grommelait le brigadier, fiche-toi de moi, fiche-toi de la gendarmerie, on va t'arranger, néant.

En passant devant une maison d'assez bonne apparence, il entendit le brigadier dire à Pandore que le sous-préfet était revenu le matin même après une absence de quelques jours.

— Brigadier, est-ce là la sous-préfecture ?

— Turllement.

— En ce cas, vous seriez bien aimable de m'y conduire. Le sous-préfet, c'est l'autorité et je demande à le voir. D'ailleurs, il m'attend...

— Le sous-préfet vous attend, vous, condamné pour néant ? Trop fort.

— Je vous assure...

Mais, au même instant, le sous-préfet sortait. En apercevant Nadaud :

— Ah ! mon cher ami, je vous attends depuis une heure, mais... que faites-vous là, gendarmes ?

— Monsieur le sous-préfet... comprenez... la consigne... pas de port-d'armes... le particulier... condamné pour néant...

— Brigadier, tournez les talons, M. Nadaud vient déjeuner chez moi.

— Suffit !

Et le brigadier s'en fut songeur, disant à Pandore :

— Pour lors, que Néant est un crime permis par la loi.

— Brigadier, vous avez raison.

Et plus tard, après le déjeuner, Nadaud chanta de sa jolie voix si captivante :

Deux gendarmes, un beau dimanche
Chevauchaient le long d'un sentier.
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore :
Le temps est beau pour la saison.
Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

Puis les autres couplets se succédèrent aux applaudissements des amis du sous-préfet.

Et voilà comment, grâce à l'ignorance du brigadier, la signification du mot "Néant," nous avons cette chanson si typique aussi connue sur les rives du Saint-Laurent que sur les bords de la Seine.



CONCOURS DE STÉNOGRAPHIE

(Voir gravure)

M. Emile Duployé, l'immortel inventeur de l'admirable méthode de sténographie qui porte son nom, invitait, l'année dernière, ses amis du Canada à faire participer leur pays au Concours international à Paris à l'occasion de l'Exposition universelle. Un comité se

forma, et la plupart de nos lecteurs ont sans doute eu connaissance de la circulaire qui fut alors adressée aux différents établissements d'éducation et aux communautés enseignantes, pour leur demander de prendre part au concours.

Malgré le peu de temps laissé à la disposition des concurrents, un grand nombre de travaux d'une réelle valeur furent adressés au comité. Mais, parmi tous ces travaux, les distingués examinateurs apprécient surtout quelques feuilles d'un caractère tout à fait à part, entourées d'un encadrement sténographique d'un goût exquis. Ces copies vraiment hors pair avaient été envoyées par le Noviciat des RR. FF. de Saint-Gabriel, du Sault-au-Récollet, P.Q. Les membres du comité furent heureux de constater que leur appel avait été entendu.

Afin de répondre au désir de quelques personnes, ils résolurent d'envoyer à Paris leurs photographies respectives, groupées en un seul tableau. C'est ce tableau que représente notre gravure de première page.

Mais n'était-il pas à propos d'entourer ce tableau d'un encadrement sténographique ? Naturellement, on se dit que cela ferait bien, et ces messieurs pensèrent que les RR. FF. de Saint-Gabriel seraient en mesure de leur préparer quelque chose de parfaitement approprié. Ils ne se trompaient pas, ainsi que peuvent en juger ceux de nos lecteurs qui ont l'avantage de connaître la sténographie Duployé.

Ce travail, tout à fait remarquable, est dû à la plume habile du Rév. Frère Louis-de-Montfort, directeur du noviciat du Sault-au-Récollet.

En voici la traduction :

Dans les angles d'en haut, à droite et à gauche, se lisent ces deux mots répétés chacun huit fois et disposés symétriquement : LE COMITÉ. Au milieu, toujours en haut : D'ORGANISATION, entrelacé avec SECTION CANADIENNE. De chaque côté du tableau, la phrase se continue ainsi : DU CONCOURS INTERNATIONAL, et se termine en bas, au milieu par ces trois mots entrelacés : DE STÉNOGRAPHIE DUPLOYÉ. Les angles du bas, à gauche et à droite, sont occupés par le noms de MM. les membres du Comité, répétés, eux aussi, huit fois chacun et entrelacés ou superposés d'une façon très ingénieuse. A gauche : MM. DAUTH, ARCHAMBAULT TARTE, LA ROCHELLE. A droite : MM. GOVIN, BERTHAUME et CUROT.

La banderole tricolore gracieusement jetée sur l'encadrement, et l'entourant aux trois quarts de ses plis onduleux, produit le meilleur effet. Celle d'en bas, peinte en rose, porte inscrite, en sténographie, la phrase complète de l'encadrement.

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs ce petit chef-d'œuvre qui ne peut manquer, pensons-nous, de les intéresser.

Les RR. FF. de Saint Gabriel ne sont au Canada que depuis une douzaine d'années ; mais ils dirigent déjà un bon nombre d'écoles dans plusieurs paroisses des diocèses de Montréal, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, etc. Ils se font partout grandement estimer et apprécier de Messieurs les Curés, des commissaires d'écoles et des familles. Ils enseignent la sténographie dans la plupart de leurs établissements. Ils dirigent, à Montréal même, une œuvre de plus utiles et appelée à faire un bien immense aux jeunes travailleurs si souvent abandonnés à eux-mêmes et, par conséquent, exposés à tant de dangers. Nous voulons parler de l'Œuvre du Patronage Saint-Vincent-de-Paul, pour les apprentis orphelins, 647, rue Lagachetière.

En France, les RR. FF. dirigent des pensionnats dont plusieurs d'enseignement secondaire moderne, quelques orphelinats et un grand nombre d'écoles paroissiales. Ils s'occupent aussi de l'éducation et de l'instruction des sourds-muets et des jeunes aveugles, et ont, à cette fin, des établissements très prospères dans toutes les contrées de la France.

Espérons que leurs œuvres se développeront et prospéreront aussi sur notre sol canadien, si fertile en toutes sortes d'entreprises de zèle et de dévouement. Des hommes capables d'entreprendre et de mener à bonne fin de semblables œuvres, sont dignes de l'admiration et de l'estime de tous les bons citoyens ; on ne saurait trop les encourager.

REVIENS PRINTEMPS

Reviens, Printemps, saison charmante
Où tout sourit, où l'âme chante ;
Reviens, reviens sécher les pleurs,
De doux transports bercer les cœurs.

Reviens, Printemps, nous faire entendre
Du chantre des bosquets
La note harmonieuse et tendre.
De tes gentils bouquets
Reviens décorer la nature
Et sous les voûtes de verdure
Fais chanter les ruisseaux,
Bâtis des nids nouveaux.

Reviens, Printemps, saison charmante
Où tout sourit, où l'âme chante ;
Reviens, reviens sécher les pleurs,
De doux transports bercer les cœurs.

Dissipe ces tristes nuages
Obscurcissant le ciel ;
Chasse l'hiver et ses orages !
Reviens, zéphyr de miel,
Et sur ton aile parfumée
Apporte-nous, ô brise aimée,
Les doux feuilletés émus
Des souvenirs perdus !

Reviens, Printemps, saison charmante
Où tout sourit, où l'âme chante ;
Reviens, reviens sécher les pleurs,
De doux transports bercer les cœurs.

Du haut de la plaine azurée
Verse des rayons d'or ;
Douce saison tant désirée,
Viens et rends-nous encor
Tes captivantes griseries.
Longs accords, belles symphonies
Du ciel vous émane :
Oh ! vite, revenez !!!

1er mars 1900.

MYOSOTIS.

JEAN MARIE MOTET

Je passais par le petit village de R... en Ille et Vilaine, et comme c'était l'heure du dîner, je décidai de m'arrêter dans la petite hôtellerie de l'endroit. Au-dessus de la porte se lisait l'enseigne que l'on rencontre souvent en Bretagne : " Ici l'on sert à boire et à manger. On loge à pied et à cheval. Aujourd'hui pour de l'argent, demain pour rien." Comme c'est toujours " aujourd'hui " qu'on lit l'enseigne, l'hôtelier ne risque guère d'en être jamais pour ses frais. Le traditionnel bouchon de houx attirait en même temps l'attention de ceux qui ne savaient pas lire.

Je mis mon cheval à l'écurie et recommandai au garçon, fort gaillard à l'air déluré, de le bien soigner au foin et à l'avoine, attendu que j'avais encore une bonne trotte à faire avant d'atteindre la ville de Redon où je voulais me rendre le soir même.

C'était l'hiver et je savais que la nuit serait bientôt arrivée, d'autant plus que la veille la lune s'était levée tard. Un fort vent de Nord-Est soufflait, et les nuages d'un sale floconneux qui montaient à l'horizon n'indiquaient rien de bon. Bien probablement, il y aurait le lendemain matin un bon demi-pied de neige. Je ne voulais pas donner à mon cheval assez fatigué déjà, le mal de me porter sur une route assez défoncée par les pluies des jours précédents.

J'entrai donc dans la petite salle à manger de l'hôtellerie et priai une grosse servante rougeaude de vouloir bien me préparer à dîner sur le champ. La bonne fille disparut aussi vite que le lui permettait son respectable embonpoint et rentra presque aussitôt pour me prier de bien vouloir attendre un petit quart d'heure : qu'au bout de ce temps, je serais servi selon mon désir.

Le mieux que j'avais à faire pour tuer le temps était de m'asseoir près de la cheminée où flambait un bon feu de fagots, et de me réchauffer convenablement en brûlant une cigarette. Je m'installai donc à mon aise devant le foyer, et deux minutes après, renversé sur ma chaise, les deux mains croisées sur ma tête et

les pieds étendus devant lâtre, je me laissai aller à un délicieux voyage dans le pays des rêves.

Je venais de faire à cheval un petit voyage d'une quinzaine de jours chez des parents qui habitaient à près de quinze lieues de l'endroit où je me trouvais, et je ne pouvais oublier de sitôt les parties de plaisir de toutes sortes auxquelles il m'avait été donné de prendre part. Mon oncle avait d'immenses propriétés : une grande partie consistait en bois où le gibier abondait. En compagnie de mes deux cousins, auxquels se joignait parfois mon oncle, j'avais parcouru tous les meilleurs endroits, et, soit dit en passant d'une façon tout humble, tué plus de gibier qu'aucun d'eux. Je me sentais destiné à faire un Nemrod hors ligne.

La grosse fille rentra au moment où j'étais en train de me rappeler le jour où j'avais tué mon premier chevreuil.

Je me mis à table et, excité par le froid qui m'avait fouetté le sang toute la matinée, je dévorai à belles dents ce qui me fut servi.

Je finissais à peine mon repas que le garçon d'écurie entra pour me dire que mon cheval semblait malade et que je ferais bien d'y aller voir avec lui. Je me levai aussitôt et courus à l'écurie, où je trouvai mon pauvre Friquet la tête entre les jambes et l'air tout abattu ; il n'avait pas touché à son foin et son avoine était intacte dans sa boîte.

J'essayai de trouver la cause, et le siège de son mal, mais je n'étais pas assez connaisseur pour cela.

— M'est avis, mon jeune monsieur, me dit le garçon d'écurie, que vous feriez bien de consulter le père Motet, qui demeure en face, sur l'autre côté de la rue. Il n'est pas vétérinaire, mais cela n'empêche qu'il en connaît plus sur les maladies des animaux que n'importe qui.

Je n'avais jamais eu grande confiance en ces sortes de savants de campagne, mais songeant que ma bête ne pouvait être bien gravement atteinte, je résolus d'essayer celui-ci.

— Voulez-vous me l'aller chercher ? demandai-je.

Le jeune homme sortit, franchit la rue et, deux minutes à peine après son départ, je le vis revenir flanqué d'un petit homme trapu à la mine rusée.

L'individu me salua d'un air quelque peu protecteur et se rendit aussitôt près du cheval qu'il parut examiner avec soin.

Puis revenant à la porte sans doute pour y mieux voir, il mit une paire de besicles rouillées sur son nez, et retira d'une de ses poches un petit livre. A mon grand amusement il me sembla lire sur la couverture : *Catéchisme*.

— Que veut-il bien faire de cela ? me demandai-je.

Mais mon étonnement crut encore quand je le vis faire semblant de lire dans le petit volume : celui-ci était à rebours. Je compris qu'il devait se servir de ce moyen avec les braves paysans des environs dont la plupart ne savaient ni lire ni écrire, afin de se donner de l'importance.

Je résolus de le laisser faire, me contentant de rire sous cape.

Au bout de quelques secondes d'une prétendue lecture attentive, il ferma son livre qu'il remit dans sa poche, et retira ses lunettes.

— Ce ne sera rien, conclut-il, je vais aller lui chercher quelque chose, et demain matin, je vous promets qu'il vous sera possible de continuer votre route comme si de rien n'était.

La perspective d'attendre jusqu'au lendemain ne me souriait guère, mais je réfléchis que ma bête avait sans doute besoin de ce repos.

Quelques instants après, le " rebouteur " rentra et faisait avaler à mon pauvre Friquet une potion qui dut produire son effet, car lorsque je rentra, une heure plus tard, il mangeait son avoine.

J'avais invité le père Jean-Marie Motet à venir " prendre un coup " et nous nous étions mis à causer à une petite table de la buvette tout en dégustant notre " bolée " de cidre.

Je ne sais comment la conversation tourna sur les aventures nocturnes, et mon interlocuteur, entre autres surprenantes, me raconta la suivante.

— Je m'en revenais un certain soir par une nuit

très noire de soigner un bœuf dangereusement malade à la ferme de l'Entouchée, à environ deux lieues d'ici.

" Il avait plu toute la journée de sorte que rien n'était plus désagréablement fatiguant que de s'en revenir par les petits chemins boueux, les seuls que j'eusse à suivre pour rentrer chez moi. Pour comble de malheur j'avais le vent devant, et je vous assure qu'il n'était pas plus chaud que celui d'aujourd'hui.

" Fatigué par les courses nombreuses que j'avais faites depuis le matin, je me traînais bien plus que je ne marchais ! Et j'étais à peine au quart de ma route ! Je songeais même à retourner coucher à la ferme que je venais de quitter. Cependant je tenais à rentrer chez moi le soir même.

" — Ah ! me dis-je, qu'un bon cheval serait le bienvenu en ce moment !

" J'avais à peine fini de formuler mon souhait qu'il me sembla entendre derrière moi un bruit qui ressemblait pas mal au galop d'un cheval.

" — Tiens, pensai-je, je ne suis pas le seul à être dehors par ce temps de chien. Mais celui qui vient là a plus de chance que moi.

" A en juger par la rapidité du train du cheval, il ne lui faudrait pas longtemps pour atteindre le village.

" Je me tirai de côté pour laisser passer le cavalier. Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis que le cheval que je venais d'entendre n'était pas monté, bien qu'il fût tout sellé, tout bouclé. Il s'arrêta brusquement près de moi, hennissant gentiment et remuant de la queue comme pour m'inviter à profiter de l'occasion qu'il m'offrait.

" Voyez-vous, je n'ai jamais été bien peureux : ce n'est certainement pas là mon plus grand défaut. Aussi, n'hésitai-je pas une seconde, mais tout joyeux je saisis le fringant coursier par la guide, mis rapidement le pied à l'étrier et sautai en selle.

" Ah ! Je puis vous assurer qu'il faisait bon galoper sur un pareil cheval et qu'il ne me fallut pas longtemps pour franchir les quelques kilomètres qui me séparaient de l'entrée du village. Je croyais que j'allais en perdre la respiration tant nous allions vite ! mais la selle était si bonne ! on y était si bien !

" Il m'aurait sans doute mené de ce train jusqu'à ma porte si je m'étais seulement un peu raisonné au bon moment.

" Vous avez sans doute vu sur votre gauche en entrant dans le village, une croix de pierre sur le bord du chemin.

" Quand nous y arrivâmes, poussé par l'habitude sans doute, j'esquissai un rapide signe de croix.

" On eût dit que je venais d'enfoncer des éperons dans les flancs de ma fantastique monture ; elle se cabra en faisant entendre comme un cri d'épouvantable douleur, bondit de côté et d'autre jusqu'à ce qu'enfin, malgré tous mes efforts, elle réussit à me jeter dans le creux de fossé près de la croix.

" Je le vis tourner bride et disparaître d'un galop d'enfer dans la nuit, en poussant des hennissements de douleur.

" Je l'avais échappé belle, car ça ne pouvait être que le diable qui s'était transformé ainsi pour me tenter.

" Je me relevai pourtant, me tâtai pour voir si je n'avais rien de démolé, et rentra chez moi. En fin de compte la fatigue de la route m'avait été épargnée, et je ne me plaignais point."

— C'est sans doute depuis lors que vous vous servez d'un catéchisme pour guérir les bêtes malades, lui dis-je en plaisantant.

Il jeta un regard rapide autour de la salle. Nous étions seuls. Il me mit la main sur le bras.

— Oh ! me dit-il, ne le dites à personne ici, ou c'en est fait de mon gagne-pain. Qu'importe d'ailleurs de quels moyens je me sers, si je réussis à rendre à la santé les animaux que l'on confie à mes soins ?

— C'est juste, approuvai-je. Vous sentez-vous bon pour un autre pichet de cidre ?

— Ce n'est pas de refus.

Le lendemain, de bonne heure, je me mettais en route. On n'aurait pas dit que mon pauvre Friquet

... n'é-
... ve-
... se-
... mal-
... n'é-
... vais
... je
... ma
... à la
... is à
... vien-
... qu'il
... sem-
... de-
... à a
... il
... vil-
... tier.
... le
... nté.
... rus-
... re-
... r de
... : ce
... aut.
... eux
... ide-
... oper
... ong-
... i me
... j'al-
... ite !
... qu'à
... é au
... en-
... bord
... tude
... rons
... le se
... vau-
... à ce
... me
... talop
... ents
... être
... tan-
... si je
... n de
... e, et
... rvez
... dis-
... Nous
... c'en
... rs de
... à la
... bon
... is en
... quet

A. J. de L'imprimeur

“ RÉSURRECTION ”

On attendait avec impatience la dernière partie de ce roman si justement célèbre. Elle vient de paraître chez Perrin. L'excellent traducteur de Tolstoï, M. de Wyzewa, nous en donne aujourd'hui la version française. Voici une scène qui se passe en Sibérie. Nekh-ludov y a suivi les Maslova après sa condamnation :

LES FORÇATS EN SIBÉRIE

Dès qu'elles se furent approchées du groupe formé au milieu de la cour, elles virent ceci : l'officier, un

De l'autre côté de l'officier se tenait un énorme forçat à barbe noire qui, avec une menotte à une de ses mains, regardait d'un air maussade tour à tour l'officier et son malheureux compagnon. L'officier, cependant, tout en continuant à vociférer des injures, répétait aux gardiens l'ordre d'emmener l'enfant et de mettre les menottes au père. Dans la foule, le murmure devenait sans cesse plus fort.

— On lui a laissé les mains libres depuis Tomsk ! disait une voix enrouée aux derniers rangs. Ce n'est pas un petit chien, c'est un enfant.

— La petite fille va périr ! disait une autre voix. Ce n'est pas dans la loi.

— Quoi ? Quoi ? cria l'officier, se retournant comme si une bête l'avait mordu. Je t'apprendrai, moi, à parler de la loi. Qui a parlé ? Est-ce toi ? Est-ce toi ?

— Tout le monde a parlé, parce que... dit un prisonnier debout au premier rang.

— Quoi ?... Alors c'est toi ?
Et l'officier se mit à frapper devant lui, au hasard des coups.

— Ah ! vous vous révoltez ? Je vais vous montrer,

Il la regarda encore, puis baissa les yeux d'un air gêné.

— Cela m'est égal, portez-la tant que vous voudrez ! Vous avez beau jeu, vous autres, à plaindre ces misérables. S'ils se sauvent, ce n'est pas vous qui aurez à en répondre !

— Comment voulez-vous qu'on se sauve, avec un enfant dans les bras ? demanda Marie Pavlovna.

— Je n'ai pas à discuter avec vous ! Prenez l'enfant si vous voulez, et en route !

— Puis-je donner l'enfant ? demanda le gardien.

— Oui ! et plus vite que ça !

— Viens sur mon bras ! dit Marie Pavlovna à l'enfant, en essayant de la prendre des mains du gardien.

Mais la petite fille ne voulait pas aller sur d'autres bras que ceux de son père. Elle continuait à se débattre et à pousser des cris.

— Attendez, Marie Pavlovna ! Moi, elle me connaît, et peut-être consentira-t-elle à ce que je la prenne, dit la Maslova, en tirant de son sac le petit pain blanc.

L'enfant, en effet, connaissait la Maslova. Dès qu'elle l'aperçut, elle cessa de crier et se laissa prendre.



Exubération de joie à la Bourse de Londres, à la nouvelle de la prise de Cronje

gros homme aux longues moustaches blondes, essayait de la main gauche son poing droit, tout rouge de sang et, la mine furieuse, ne cessait pas de crier des injures à un prisonnier qui, debout devant lui, couvrait d'une main, son visage meurtri et sanglant, tandis que de l'autre main, il serrait contre lui une petite fille enveloppée dans un châle, et pleurant et hurlant de toutes ses forces. Le prisonnier avait la moitié de la tête rasée : c'était un homme long et maigre, vêtu d'une veste trop courte et d'un pantalon qui lui découvrait les chevilles.

— Je l'apprendrai à raisonner, disait l'officier, en tremblant d'injures chacun de ses mots. Allons, mets l'enfant par terre ! et hâte-toi de reprendre tes menottes !

Ce forçat avait obtenu d'avoir les mains libres, les jours précédents, pour pouvoir porter sa petite fille, dont la mère était morte du typhus à l'une des étapes. Mais ce jour-là, le nouvel officier, qui se trouvait être de mauvaise humeur, avait exigé qu'on lui remit les menottes. Le forçat avait protesté : l'officier, agacé, lui avait asséné un coup de poing sur l'œil.

moi, comment on se révolte. Je vous tuerai comme des chiens, et les chefs me remercieront d'avoir réglé votre compte ! Allons qu'on emmène l'enfant !

La foule se tut. Un des gardiens saisit l'enfant, qui hurlait sans interruption ; un autre mit les menottes au prisonnier, qui, humblement tendait sa main.

— Qu'on donne cette enfant à garder aux femmes ! dit l'officier au gardien fort embarrassé de l'encombrant fardeau.

La petite fille, le visage tout rouge sous ses larmes, se débattait furieusement, essayant de retirer ses mains du châle qui l'enveloppait. A ce moment, Marie Pavlovna traversa la foule et s'approcha de l'officier.

— Monsieur, dit-elle, si vous me le permettez, je porterai l'enfant.

— Qui es-tu, toi ? demanda l'officier.

— Je suis de la section des condamnés politiques.

Le joli visage de Marie Pavlovna, avec ses yeux bleus et ses cheveux noirs, agit évidemment sur l'officier, qui avait déjà remarqué la jeune fille aupara-

Il y eut de nouveau un silence. Les portes de la cour s'ouvrirent, le convoi sortit, et, devant les portes, se mit en rangs. On compta, une seconde fois, les prisonniers. La Maslova, tenant l'enfant sur son bras, échangeait quelques mots avec Fédosia, placée à quelques rangs devant elle.

Soudain Simonson, qui avait assisté sans rien dire à toute la scène, s'avança, d'un pas décidé, vers l'officier déjà installé dans sa voiture.

— Vous avez mal agi, monsieur l'officier ! lui dit Simonson.

— Rejoignez votre rang ! Ce n'est pas votre affaire !

— Mon affaire est de vous dire ce qui est ; et je vous répète que vous avez mal agi ! reprit Simonson, en regardant fixement l'officier sous ses épais sourcils noirs.

— On est prêt ? En avant, marche ! cria l'officier, après s'être détourné de Simonson.

Le convoi funèbre s'ébranla et se mit en marche, le long de la route boueuse, que bordait sur les deux côtés un fossé rempli d'eau.

VERS A DIRE

LES LARMES D'UNE MÈRE

Mon Dieu, tu fis un jour le clair soleil brillant,
L'astre des nuits d'été qui se lève sans voiles,
Et tu jetas après, dans le bleu firmament,
Tout un semis d'étoiles.

Mais tu fis pour l'enfant qui marche à petits pas,
Innocent et chetif une douce lumière,
La plus pure, pour lui, de celles d'ici-bas,
Le regard d'une mère.

Tu fis l'été vermeil aux multiples senteurs,
Les oiseaux gazouillant sur nos têtes ravies,
Les fruits mûrs savoureux, les odorantes fleurs
Des bois et des prairies.

Mais tu fis pour l'enfant, petit être matin,
Ignorant les dangers, les écueils, la misère,
Pour sacrer à jamais son front de chérubin,
Les baisers d'une mère.

Hélas ! les anges blonds n'ont d'ailes ici-bas
Que pour bien peu de jours ! La brûlante tendresse
Qui les retint captifs, ils la brisent, ingrats ;
La première cavresse,

Les regards, les baisers... ils ont tout méprisé !
Par leur faute souvent, coulent—liqueur amère—
Comme l'eau qui s'enfuit d'un beau vase brisé,
Les larmes d'une mère.

Mais ces larmes d'amour ont mûri bien des cœurs
Qui sans elles jamais n'auraient connu la vie ;
Il fallait les sanglots, il fallait les douleurs
D'une mère chérie

Pour mener à tes pieds, dans ton beau paradis,
Seigneur, tous les enfants de la famille entière :
Celle qui près de toi nous aura réunis,
Ce sera notre mère !

A. DU VERNEY.

A L'AURORE DU VINGTIÈME SIÈCLE

Sous ce titre qui éveille l'attention, un de nos distingués collaborateurs de Québec, M. Alph. Gagnon, nous adresse une traduction qu'il a faite de différents articles dus à des écrivains de haute valeur.

Au point de vue de la traduction seule, ce travail doit être loué. Mais il convient surtout de féliciter notre correspondant du choix qu'il a su faire, de l'intérêt qu'il sait éveiller dans cette question des progrès du Catholicisme.

C'est une consolation aussi de voir, de constater ces progrès : c'est, en effet, une diffusion toujours plus grande des principes d'ordre, de droit, de justice, qu'emporte par elle-même et en elle-même la diffusion des enseignements de l'Eglise.

Et n'est-ce pas un bien, en ce temps où des gouvernants imbus de préjugés funestes, ignorants des règles immuables de l'équité, s'efforcent de tromper les peuples, de les amener même à la perte de la plus belle prérogative donnée au libre arbitre par le Créateur : la liberté ?

Nous appelons toute l'attention de nos bienveillants lecteurs sur ces pages que voici :

M. Henry Harlow a fait paraître dernièrement dans la *Midland Review*, publication catholique de Louisville, Kentucky, un article d'un intérêt plus qu'ordinaire, sur la condition respective du Catholicisme et de celui du Protestantisme à l'aurore du vingtième siècle.

Nous traduisons :

Il n'est peut-être pas hors de propos, avant de finir le dix-neuvième siècle pour entrer dans le vingtième, de passer en revue les cent années qui viennent de s'écouler, pour voir ce qu'elles ont été pour nous et ce qu'elles semblent nous promettre pour l'avenir.

Au moment où le soleil se couchait pour la dernière fois avant de clore le 18^{ème} siècle, on put dire assurément qu'une double nuit couvrait la face de la terre. L'Allemagne était protestante, l'Angleterre également ; la Russie abhorrait l'Eglise ; on pouvait craindre que l'Italie, qu'agitaient diverses dissensions, n'adoptât les principes philosophiques qui avaient fini par conduire la France à la plus lamentable des anarchies et aux luttes sanglantes de la révolution ; ce beau pays, si longtemps admiré de l'Europe entière, sortait du règne de la Terreur, et, chose à peine croyable, le Christianisme, qui avait pourtant fait sa vie, semblait y être éteint.

Dans le Nouveau-Monde, à l'exception des contrées colonisées par les races latines, les catholiques

n'étaient qu'une poignée, et leur religion un objet de mépris. Le Catholicisme, il est vrai, avait fait des progrès parmi les infidèles ; mais il lui restait d'entreprendre, dans les pays civilisés où le Protestantisme dominait, cette lutte opiniâtre qui, servie par une logique irréfutable, allait finir par renverser ce dernier et par demeurer triomphante. Certes ! l'Eglise n'en est plus à prouver la souveraine influence de sa vertu civilisatrice et moralisatrice ; mais il semble que Dieu voulait qu'elle reprît, au commencement de ce siècle, son rôle de puissance intellectuelle, comme elle le fit autrefois contre l'arianisme et autres sectes du temps. Que de combats n'a-t-elle pas livrés depuis cette époque jusqu'à nos jours ! elle n'a reculé devant aucun de ses nombreux ennemis, et n'a subi aucune défaite.

Par ses soins, des millions d'hommes ont été ramenés à la foi du Christ et raffermis dans la pratique du bien. Au commencement du siècle, elle était victorieuse en Angleterre dans sa lutte pour l'émancipation des catholiques ; quelques années plus tard, elle triomphait de nouveau en France et en Italie ; à l'époque contemporaine, des hommes courageux et énergiques ont surgi en Allemagne et réduit le Kulturkampf à l'impuissance. (Kulturkampf, — mot créé par Bismark pour désigner la lutte qu'il entreprit, dès les premiers mois de 1872, contre les catholiques allemands). On disait, il y a cent ans, que l'Eglise ne pouvait imposer son autorité qu'aux peuples d'origine latine ; aujourd'hui, elle tient la balance du pouvoir en Allemagne et en Angleterre, et progresse d'une manière étonnante en Hollande, en Danemark, en Norvège et en Suède. Sur la fin du siècle dernier, la Hollande comptait environ 300,000 catholiques ; en 1895, la population catholique de ce pays atteignait le chiffre de 1,488,352.

Dans notre propre pays (aux Etats-Unis), on ne peut feindre de l'ignorer davantage ; sa lumière éveille les appréhensions de tous ceux qui aiment les ténèbres. Ses enfants ont augmenté de 1,000,000 à 12,000,000 ; sa force et ses promesses d'avenir remplissent d'espérance toutes les âmes chrétiennes. En Russie, le nombre des catholiques s'est accru dans une égale proportion ; le Czar a fait la paix avec Rome. Homme d'Etat le plus clairvoyant de l'Europe, il entrevoit le résultat final de cette évolution religieuse, et l'adoption du calendrier grégorien a une portée plus significative que l'établissement d'une ambassade russe au Vatican. Il voit, comme l'empereur d'Allemagne voit, comme les hommes d'Etat anglais voient, et comme plusieurs dans notre pays commencent à voir, que, dans le christianisme conservateur de Rome seul réside la garantie la plus sûre des fondements de la société humaine et de la marche constante du vrai progrès.

Maintenant, si nous reportons notre vue sur les nations païennes, qu'apercevons-nous ?

L'épée des combats vient de déchirer le voile qui nous cachait les Iles Philippines, et nous a montré 8,000,000 de catholiques ; en Chine, l'Eglise compte des millions de fidèles ; des millions en Afrique, dans l'Inde, dans l'Asie antérieure, en Egypte, en Palestine, en Syrie et en Perse. Les colonnes de Karnac s'écroulent, mais la religion du Christ continue à travers les âges et ne cesse d'élever des temples au Dieu vivant.

Que signifie cette domination universelle ? Que signifie ce triomphe dans l'Europe savante comme dans l'Inde bouddhique, dans la Chine païenne comme dans l'Ispahan mahométan ?

Cela veut dire qu'à Leipsic comme à Londres, l'Eglise enseignante s'est mesurée avec le Protestantisme et l'a vaincu par la force de sa doctrine ; que, dans les contrées infidèles, elle a prêché la parole de Dieu à des oreilles disposées à entendre ; que les philosophes subtiles de l'Inde pas plus que le cimenterre flamboyant de Mahomet, ne l'ont retardée dans sa marche. Cela veut dire qu'en vertu de l'organisme divin dont il a doué son Eglise, le Christ parcourt encore le monde, réfutant les scribes, guérissant les malades, consolant les affligés, ressuscitant les morts et confondant les pharisiens aux dehors superbes. Quel que

soit l'ennemi qui se présente, l'Eglise ne se décourage et ne cesse jamais de combattre ; longtemps avant la naissance de ses adversaires modernes, elle a eu à lutter contre les Césars, qu'elle a vus périr et disparaître.

Si, pour un moment, nous examinons les forces qui agissent en dehors de l'Eglise, que voyons-nous ? Dans notre propre pays, de l'aveu de ses profonds penseurs, nous trouvons un Protestantisme en désagrégation, l'athéisme, le doute, l'effroi, le désordre.

C'est Rollin Hartt qui, dans le courant de la présente année, nous parle, dans l'*Atlantic Monthly*, de la décadence générale du Christianisme dans la Nouvelle-Angleterre ; c'est le gouverneur Rollins, qui déplore sa ruine dans le New-Hampshire ; nos publications profanes les plus en vue nous déclarent que le Protestantisme a échoué complètement comme force spirituelle aux Etats-Unis ; des assemblées de ministres du culte tenues dans presque tous les Etats de l'Union, ont corroboré, les unes après les autres, directement ou indirectement, les déclarations qui précèdent. "Le monde tourne mal," s'écrie-t-on de toutes parts en un concert où la note de l'espérance, hélas ! peut à peine se faire entendre. Ce qui se passe à l'étranger démontre à tous que l'évangile "du plus fort" est mis en pratique, est même prôné, que la venue d'une ère d'incrédulité est suivie d'un débordement sans nom de péchés de concupiscence, d'indécences éhontées et d'immoralités que cherche en vain à dissimuler une fausse apparence d'ordre, débordement qui menace de détruire la société. Ceux qui ne vivent pas de la foi s'en vont se lamentant, criant à Dieu que "Le règne du paganisme est revenu," et, sans se douter du mal dont ils souffrent, ils cherchent de tous côtés quelque motif d'encouragement, un apaisement à leur trouble intérieur. Un désolant pessimisme pèse presque universellement sur la pensée humaine. Les hommes ne voient plus en Jésus-Christ un Dieu sauveur ; et au lieu de son règne souverain dans les âmes, ils s'en tiennent à un vague sentiment de religiosité, sans culte et sans pratique, qu'ils qualifient, dans un langage soi-disant scientifique, de religion humanitaire.

Il n'y a de repos nulle part. Partout on est en proie aux doutes de l'esprit et aux souffrances de l'âme, ou à cet invincible engourdissement moral qui précède la mort. L'on a fait l'essai de tous les systèmes philosophiques ; tous ont prouvé leur impuissance à guider l'humanité vers sa fin, et les hommes en sont revenus au vieux credo d'Epicure d'où l'Eglise les avait tirés il y a dix-neuf siècles : "Mange, bois et jouis, car demain tu mourras, et nul ne sait ce qu'il y a au delà."

Il faut se rappeler que l'auteur de cet article vit dans un pays où sur une population d'environ 75 à 80,000,000 d'habitants, 25 à 30 millions n'ont plus de croyance religieuse et ne donnent plus aucun signe extérieur de Christianisme.

L'ancienne Eglise est encore debout. Voilà ce qui se dit aujourd'hui. Il est temps que le monde se demande, avant de franchir le seuil du siècle nouveau : "N'existe-t-il pas sur la terre une force assez puissante pour rendre aux âmes l'enthousiasme de jadis, qui est inséparable de la foi, de l'espérance et de la charité ? N'y a-t-il dans le lointain aucun phare pour éclairer les vagues qui conduisent aux ports de sûreté ? Le siècle qui va commencer est-il condamné à entendre en vain les gémissements de tant d'âmes égarées au milieu des ténèbres ?"

Nous ne le croyons pas. Nous ne pouvons admettre qu'un Dieu infiniment juste et infiniment miséricordieux ait voué les intelligences, les cœurs et les âmes des hommes à un siècle de ténèbres.

Si nous consultons Mallock qui, sans être catholique, est un des penseurs les plus éminents de l'Angleterre contemporaine, il nous dit que la seule espérance chrétienne "se trouve dans l'Eglise de Rome et non dans aucune forme quelconque du Protestantisme" ; il entrevoit même "que les progrès scientifiques du siècle que l'on disait lui être fatals, ne vont servir, dans leur ensemble (et c'est ce qui constitue une des plus curieuses surprises de l'histoire), qu'à l'affermir sur sa base et à lui redonner un regain de vigueur."

Et De Costa (un des ministres les plus influents de l'Église Episcopale des États-Unis, récemment converti au Catholicisme), qui vient d'accepter ses enseignements, nous dit : "La religion réformée n'offre aucune sauvegarde morale ou intellectuelle aux générations futures, et, finalement, elle laisse le monde forcé de choisir entre le rationalisme et l'Église catholique." Un Américain non catholique, H.-D. Sedgewick, dans le cours d'un article publié dans l'*Atlantic Monthly*, sur la tendance qui se manifeste d'un retour à Rome, confesse : "Que Calvin et Knox perdent tous les jours du terrain ; qu'au milieu de l'indifférence et des divergences d'opinions de la population cosmopolite des États-Unis, l'Église de Rome sera, comme autrefois, la seule Église pouvant attirer à elle les populations des races européennes ; qu'il n'est pas plus difficile à un homme étranger aux croyances chrétiennes d'accepter les dogmes qui lui sont propres, que ceux qu'elle a en commun avec les sectes protestantes ; que la chute primitive, la Rédemption, la Divinité du Christ, la Trinité, le Symbole des Apôtres sont plus difficiles à admettre que l'autorité des Saints Pères, l'Immaculée-Conception et l'Infaillibilité du Pape. Qui oserait prédire, ajoute-t-il, ce que l'avenir lui réserve en Amérique ? Henry R. Percival écrit dans le *Nineteen Century* : " que le Protestantisme se désagrège rapidement et perd de son prestige comme autorité enseignante ; que dans toute la chrétienté protestante, il y a un mouvement marqué vers le catholicisme et un désir évident de cérémonies religieuses, et que les doctrines sur lesquelles se sont particulièrement appuyés les réformateurs protestants sont de plus en plus universellement rejetées. " C'est encore le distingué pasteur Zuecker, de la Suisse, qui, dans le cours de la présente année, a signalé le progrès toujours croissant du catholicisme dans le monde entier, déclarant que, durant le dernier quart de siècle, le développement de la Papauté a été quelque chose de phénoménal.

Des confessions, des aveux de ce genre, nous arrivent de presque tous les centres du globe.

Guide d'institution divine. Il n'est donc nullement nécessaire de posséder la vue de Saint-Jean le Bien-Aimé, à Patmos, pour constater que des millions d'habitants de la terre reconnaissent qu'il existe encore parmi eux un guide d'institution divine, enseignant, guérissant, consolant et protégeant. Les races humaines éprouvent de nouveau qu'au sein de l'Église, où l'âme trouve son refuge naturel, elles peuvent déposer leurs perplexités, leurs tourments, leurs aspirations, leurs tristesses et leurs désespérances, confiant que celui qui calme la tempête et qui a bâti son Église sur le roc saura lui conserver la paix intérieure, quelque violent que soit l'orage du dehors. À l'aurore du nouveau siècle, l'ami comme l'ennemi sentent qu'une grande tâche sera son partage durant les dix décades qui vont suivre, — tâche de faire renaître la foi, l'espérance et l'amour dans les âmes des hommes, de substituer la paix à l'inquiétude, de rétablir la pureté là où règne l'impureté. Le monde retombe dans le paganisme ; et, aujourd'hui comme dans les premiers siècles, il sent que la même Église qui a renversé le paganisme des Césars, est prête à combattre de nouveau avec la même certitude ; que, soutenue par son divin fondateur et guidée par le Saint-Esprit, elle ne peut, pas plus maintenant qu'autrefois, être trompée ni détruite. Avant que le prochain siècle se soit écoulé, la victoire brillera au front de l'Épouse du Christ, — victoire qui ne consistera pas seulement dans la conversion des tribus errantes des pays sauvages, mais dans le retour vers elle de tout ce que notre civilisation offre de plus pur, de plus spirituel et de plus éclairé.

Les faits suivants peuvent naturellement faire suite à l'article que nous venons de citer :

Le *New-York Observer*, l'un des principaux organes du Presbytérianisme américain, déplore amèrement la diminution graduelle, mais certaine, des membres de cette croyance durant ces dernières années. Le nombre des nouveaux adhérents de la secte n'a été qu'en décroissant d'année en année, étant tombé de 75,000

qu'il était en 1894, à 48,000 en 1899. Le gain net constaté aux assemblées annuelles accuse une diminution encore plus marquée, ayant été de 27,000 en 1895 ; 21,000 en 1896 ; 17,000 en 1897 ; 15,000 en 1898 et 8,000 en 1899. Ceci démontre l'abandon du Presbytérianisme par un grand nombre, et on croit que la majorité de ceux qui s'en sont retirés sont devenus des agnostiques, terme où échouent tant de membres des sectes protestantes.

Le Dr James Buckley, dans une récente édition du *Christian Advocate*, admet également que les adhésions à l'Église méthodiste épiscopale en 1899, accusent une décroissance de 28,000.

Le correspondant spécial du *Saint-Louis Catholic Progress* écrit qu'à l'occasion d'une retraite prêchée à Brooklyn, N.-Y., durant l'Avent, il y a eu 397 conversions à l'Église catholique, dans une seule semaine, et le nombre total de convertis durant trois mois a été de 747, sans compter 90 autres qui attendaient leur admission dans l'Église.

Le même journal rapporte qu'un grand nombre de Mormons de Salt Lake City et d'Idaho, se sont faits catholiques, après avoir renoncé aux erreurs du Mormonisme ; il cite le fait tout à fait curieux et sans précédent d'une mission prêchée dans le grand temple même de la secte à Salt Lake City, le Mormon Tabernacle. Non seulement les Mormons avaient bien voulu mettre leur temple à la disposition des Pères missionnaires, mais ils ont assisté aux sermons et écouté avec respect les explications qui leur ont été données sur la doctrine catholique.

Les conversions au Catholicisme en Angleterre, suivant une récente déclaration du cardinal Vaughan à un journaliste français, sont de 6 à 700 par mois.

Si le Protestantisme, qui ne peut satisfaire ni l'esprit ni le cœur, qui ne possède aucune certitude, n'ayant pour base que les opinions innombrables de ses adeptes, résultat du principe du libre examen, devait de sa nature échouer comme "force spirituelle", il faut avouer que le système actuel des écoles publiques aux États-Unis a grandement contribué à hâter la formation de ce milieu d'incrédulité et d'indifférence qui se remarque dans ce pays.

Dès 1869, le *New-York Express* déclarait que l'éducation irréligieuse donnée dans les écoles était la cause que la majorité des Américains agissaient comme s'il était parfaitement démontré que l'homme ne doit pas attendre autre chose, après la mort, que ce qui est commun à la brute. Le mal n'a fait qu'empirer depuis ces trente dernières années.

Terminons ces quelques notes par l'aveu suivant de Paul Bourget, que nous lisons dans la nouvelle et récente édition de ses œuvres :

"La longue enquête sur les maladies morales de la France actuelle, dont ces Essais furent le début, m'a contraint de reconnaître à mon tour la vérité proclamée par des maîtres d'une autorité bien supérieure à la mienne : Balzac, Le Play et Taine, à savoir que, pour les individus comme pour la société, le Christianisme (en France, Christianisme est synonyme de Catholicisme) est, à l'heure présente, la condition unique et nécessaire de santé et de guérison. La rencontre de ces beaux génies dans une même conclusion a ceci de bien remarquable qu'ils y sont arrivés tous les trois par l'observation à travers des milieux et avec des facultés de l'ordre le plus différent."

Québec, 24 mars 1900

LA FAMINE AUX INDES

(Voir gravures)

Les Indes sont derechef très éprouvées. A peine les effets de la famine de 1897 se dissipent-ils, que de nouveau les aliments font défaut, et que de nouveau la faim va exercer ses ravages. Elle les exerce déjà : la photographie en fait foi.

Il peut paraître surprenant qu'un pays régi par une race civilisée puisse connaître les horreurs de la famine, et pourtant, rien n'est plus simple. La famine des Indes s'explique par le climat, par la population et par l'immensité du territoire.

Par le climat. C'est un climat généralement sec, où la saison des pluies est courte, rapide. Quand la saison est médiocre, quand il tombe peu d'eau, quand il en tombe seulement un peu moins que la moyenne, la récolte est perdue. On a beau semer, les céréales ne donneront qu'un produit insuffisant. Et comme la récolte normale n'est que suffisante, elle ne permet pas de faire des provisions pour plus de quelques mois ; dès qu'elle diminue, on peut être assuré qu'il y aura famine. Aussi prévoit-on parfaitement les famines plusieurs mois à l'avance. Dès le mois d'août, septembre, époque des pluies, on sait à quoi s'en tenir. Les pluies qui font défaut à ce moment ne se retrouveront pas plus tard ; la situation est désormais connue.

Par la population. Celle-ci ne possède ni outils ni méthodes : son agriculture est vraiment rudimentaire. Elle suffit à les faire vivre en temps normal, mais ne permet pas de faire des réserves. Il n'y a pas de réserves alimentaires : il n'y a pas de réserve d'eau : on vit au jour le jour en quelque sorte. Avec de la prévoyance et de la science, la population agricole pourrait sérieusement améliorer sa condition. Mais ces qualités ne s'improvisent pas : et elles ne lui sont pas enseignées non plus.

Par l'immensité du territoire. Il y a des espaces énormes où les chemins de fer ne parviennent pas, et où il est à peu près impossible de faire parvenir les aliments envoyés par la charité publique ou le Gouvernement. Dans les villages reculés, la population meurt avant d'avoir pu recevoir des aliments : elle se disperse dans la forêt ; elle aussi est desséchée et ne nourrit point.

C'est pourquoi, malgré la science, qui permet de prévoir la catastrophe, malgré le bon vouloir de l'État qui fait tout ce qu'il peut pour donner du travail rémunéré permettant d'acheter les aliments nécessaires, la catastrophe se produit. Dès maintenant il y a au moins quatre millions d'indigènes qui ne vivent que de l'assistance.

Beaucoup en meurent aussi, car les rations sont courtes, et chez les malheureux qui, depuis des années, ne mangent pas à leur faim, il suffit d'une bien petite diminution dans le menu quotidien pour les amener aux portes de la mort. Comme on peut le voir, les affamés de l'Inde sont des malheureux qui souffrent depuis longtemps, qui ont été peu à peu amaigris et usés.

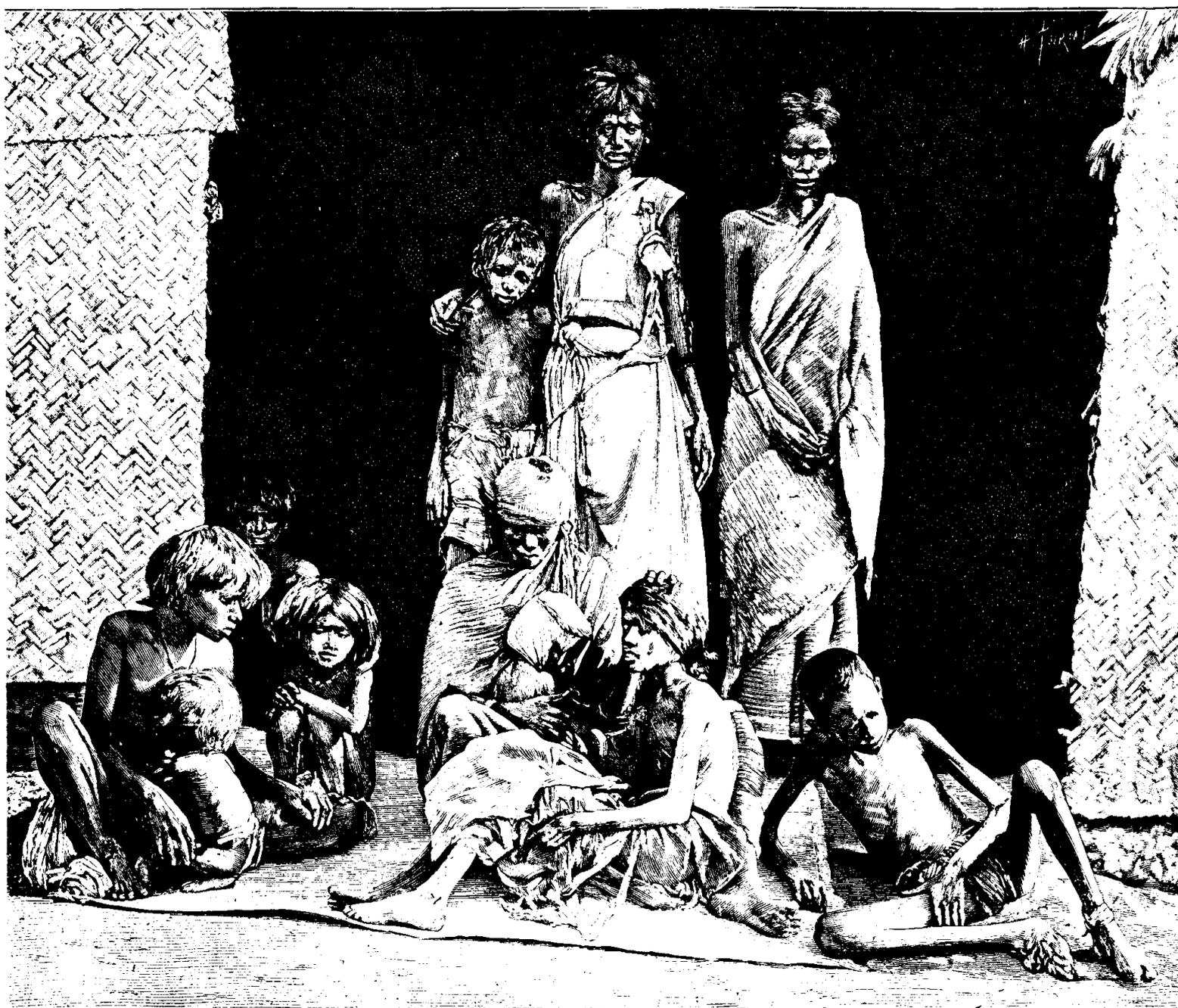
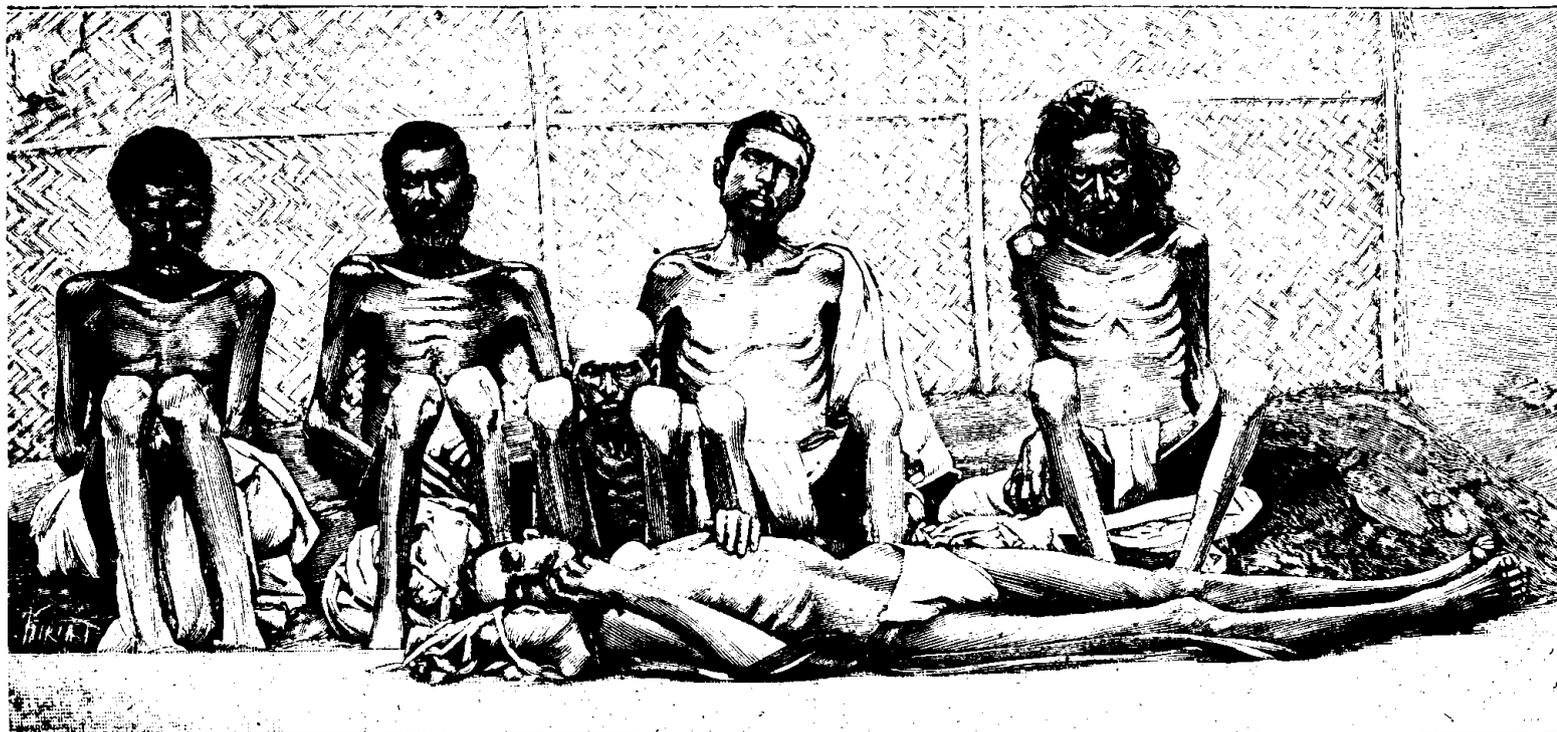
La photographie seule peut donner de leur condition une description adéquate : elle est plus éloquente que toutes les phrases du monde. On remarquera que les affamés ont le ventre gros. Il n'en faut pas conclure, hélas, que les malheureux viennent d'avoir un bon repas : ils ont l'abdomen distendu par des substances indigestes, des gaz, et par le foie qui s'hypertrophie ; ils sont aussi près de la mort que les autres ; c'est une affaire de semaines si ce n'est de jours. Il est abominable que de telles morts se puissent produire en un temps comme le nôtre, et sous des maîtres qui se disent civilisés.

HENRY DE VARIGNY.

Si le monde n'avait pas de surprises, le monde étoufferait.—ALPHONSE DAUDET.

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la patrie, ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.—VICTOR HUGO.

A. G.



Photographies faites d'après nature dans les districts où sévit la famine

LA FAMINE DANS L'INDE



Photographies faites d'après nature dans les districts où sévit la famine

LA FAMINE DANS L'INDE

FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse.

—M. Rolette, ce que nous avons appris de vous me fait un devoir de vous autoriser, de vous commander même de prendre sous votre protection le village de Saint-Denis. Car bien que nous ne soyons pas des canards sauvages, nous sentons la poudre dans l'air. Le temps d'agir est arrivé.

—Eh bien ! mes enfants, acceptez-vous M. Rolette comme un de vos chefs ?

—Oui, oui, nous en sommes fiers.

—Quel beau et brave jeune homme ! murmura Alice à l'oreille de Marie-Ange. Je voudrais bien être celle qu'il aime.

—C'est bien, mes chers enfants, dit le Dr Nelson, amusez-vous, riez, dansez, vous pleurerez bien assez tôt. Au revoir, des affaires pressantes m'appellent ailleurs. Bon courage !

Le fier docteur remonte à cheval et part au galop. Mais il commence à se faire tard, et l'on parle de retourner chacun chez soi.

La lune brille dans son plein. Les étoiles ressemblent à des clous à tête d'argent sur une sombre tenture.

—Qu'il fait beau ! s'écrient les "veilleux."

Et les jeunes gens, avec cette gaieté ordinaire du peuple canadien, même au sein des plus grands dangers, retournent chez eux en chantant.

Tout retombe dans le silence.

IX

DIGNE DE LUI

Neuf heures. Une pluie fine, glacée, mêlée de grésil, convertit les rues en ruisseaux, rebondit comme des balles dans les vitres et sur les toits en fer-blanc ; les verres des réverbères, surchauffés, crépitent sous l'action de cette pluie torrentielle.

Tantôt, un coup de vent fait crier les enseignes rouillées ; tantôt il emporte avec lui les coiffures et tourne les parapluies à l'envers. Ici, c'est un jupon féminin qui s'enfle tout à coup à l'instar d'un ballon, et qui fait penser un instant que sa désolée maîtresse va faire une ascension impromptu. Là, quelques lumières blafardes, tremblantes, apparaissent au milieu de l'obscurité. On dirait des âmes en peine en quête de prières, se promenant une torche à la main.

Sur la rue Notre-Dame, dans une maison plongée dans l'obscurité, une jeune fille est assise à une croisée. Son attitude est des plus impatientes.

—Non, bien sûr qu'il ne viendra pas ce soir, dit-elle.

Mais, comme pour donner un démenti à ses paroles, elle entend soudain un pas lourd qui devient de plus en plus distinct. Puis elle voit se dessiner la silhouette d'un colosse, vouant à tous les diables les madriers mal joints et pourris du trottoir. Sifflant, les deux mains dans ses poches, son inséparable tuque bien campée sur sa tête, la barbe plus en broussaille que jamais, il marche de l'allure d'un voyageur qui aurait peur de manquer son train.

Un bruit sec vient de se faire entendre, et une fenêtre de s'ouvrir.

—Est-ce toi, Baptiste ? demande une voix fraîche.

—Ben sûr, que c'est moé, mam'zelle Florence. Tout d'même, cré nom d'un nom, y en fait un temps d'chien !

—Eh bien ! alors, presto, Baptiste ! Enjambe-moi cette fenêtre afin que nous causions tranquillement dans ma chambre.

—Mais, mam'zelle, vous savez ben que vot' père n'veut pas m'voir dans c'te maison icitte. Qu'est-ce qu'y dirait s'y m'prenait avec vous ?

—Je m'en charge, mais entre au plus vite.

—Mais vous y pensez pas, mam'zelle Florence ! Mes grosses bottes sauvages vont tout salir vot'e beau tapis.

—Entre, je te dis.

—Mais...

—Entre donc, têtù !

Et Florence, voulant faire usage d'un argument sans réplique, plonge sa petite main blanche dans la barbe touffue et mouillée de Baptiste, et la tira brusquement vers elle.

—Aïe ! Aïe ! vous m'faites mal. An ! j'sais ben à s't'heure pourquoi M'sieu Rolette y en porte pas de barbe ni d'moustache, dit Baptiste en escaladant l'obstacle, opération assez facile, vu le peu d'élévation de la croisée et la longueur démesurée des jambes du bedeau de Bonsecours.



Et là elle ensait à celui qu'elle aimait

—En attendant que je fasse de la lumière, assieds-toi, car tu dois être fatigué. Non ; pas sur cette chaise, tu vas l'écraser !

Quelques instants de plus, et c'eût été un désastre irréparable.

Et la petite chaise au dossier et aux pieds en bois doré sembla remercier sa bienfaitrice du service insigné qu'elle venait de lui rendre en lui évitant un affreux et obscur trépas.

—Voici, assieds-toi sur ce canapé ! Si je savais que tu viendrais souvent dans cette maison, je te ferais fabriquer une chaise en fer, car avec un gaillard de ta taille, on ne peut répondre de rien.

—Ouf ! fit-il avec un gros soupir de satisfaction. Trounne de l'air, qu'on est ben icitte ! Y fait chaud et on "cale" comme dans d'la ouète.

—As-tu ta pipe.

—Hein !...

—Eh bien, oui, ta pipe, ta pipe !

—Mais vous y pensez pas !

—Oui, oui, allume, et fais comme si tu étais choé toi.

—Ah ! pour ça, jamais d'la vie !

—Allume, te dis-je. Voici du feu.

—Si tu n'as pas de tabac, tant pis pour toi, je n'en use pas."

Baptiste promenait du plancher au plafond et du plafond au plancher ses regards émerveillés.

Fumer dans la chambre de Florence était pour lui un sacrilège, tout comme s'il eût fumé dans sa sacristie.

Mais sur les injonctions réitérées de Florence, il sortit son brûle-gueule et son énorme blague en peau de loup marin.

Comme la jeune fille s'aperçut que Baptiste ne savait où cracher, elle prit le bol qui se trouvait sur son lavabo et le déposa près de lui en disant :

—A la guerre comme à la guerre.

Depuis le départ précipité d'Hubert, Florence avait senti son âme envahie par une angoisse mortelle. Elle ne prenait plus intérêt à rien. Tout avait été abandonné aux soins de sa bonne.

Ses colombes ne venaient plus becqueter dans le creux de sa main. Ses chants avaient cessé, et la joie semblait avoir quitté pour toujours ce foyer auparavant si gai. Elle passait ses journées assise près de la croisée ou de la cheminée.

Et là, elle pensait à celui qu'elle aimait, qu'elle adorait de plus en plus.

Tout ce qui lui rappelait le souvenir d'Hubert devenait pour elle chose sacrée. Aussi, ses moments de prédilection était ceux où Baptiste, chaque soir, accoudé à sa fenêtre, située au rez-de-chaussée, sur le côté de la maison, l'entretenait du cher absent.

Le fidèle ami d'Hubert se rendait en cet endroit à la prière de la jeune fille. Ces rendez-vous étaient tenus dans le plus grand secret, vu que le haineux notaire avait Baptiste en horreur, lui ayant même interdit l'entrée de sa maison.

Le sonneur savait ce que Florence allait lui demander. C'était toujours la même question, après qu'elle lui avait souhaité le bonsoir.

—As-tu des nouvelles d'Hubert ? Parle-moi donc d'Hubert.

—Ben non, mam'zelle Florence, répondit-il ce soir-là à la jeune fille qui s'était assise devant lui, sur un pouf, mais on dit qu'est à la veille d'chauffer dur dans ces parages.

—Mon Dieu ! protégez-le, murmura Florence, en baissant la tête et en joignant les mains.

Baptiste s'efforça de remonter la confiance de la jeune fille avec des consolations qui ne sont pas étudiées, mais qui, partant du cœur, vont droit au cœur.

—Allons ! allons ! mam'zelle Florence, faut s'faire une raison. Parce que m'sieu Hubert est parti, c'pas à dire qu'y r'viendra pas. S... ah ! faites excuse, parce qu'on va à la guerre, c'pas à dire qu'y faut pour ça qu'on y casse sa pipe. Ainsi, moé qui vous parle, si j'ai pas avalé ma gaffe en 1812, c'est pas d'ma faute. M'sieu Hubert, voyez-vous, c'est une fine mouche, et après qu'y aura donné une bonne tripotée à ces chenapans d'Anglais, y r'viendra pour vous marier dans la p'tite église de Bonsecours. Car c'est là, j'espère, que vous vous marierez. C't'e jour là sera celui où j'aurai le plus d'plaisir à sonner mes cloches. Oh ! que j'vas en sonner un endiablé carillon, et longtemps donc ! Et puis, lorsque vous ferez baptiser votre premier mioche, et puis le deuxième, et puis...

—Voyons, Baptiste, de ce pas, tu seras bientôt rendu à mes funérailles. Mais dis-moi, est-ce que M. Rolette m'aime sincèrement ?

—S'y vous aime, mamzelle !... Trounne de l'air ! depuis qu'y vous a rencontrée y ne faisait que m'parler d'vous. Tout d'même, y faut que vous soyez ben belle et ben bonne, car les d'moiselles, voyez-vous, y s'en fichait comme dans quarante. Après queq's paroles aimables, y leur donnait leur canne, et zut ! tout était dit. Y faisait ben !

Soudain, des pas retentissent au dehors. Florence écarte les rideaux. Elle voit deux hommes qui se dirigent vers la maison, bras dessus dessous.

—Qu'est-ce qu'ils viennent faire ces deux types

à ? Encore des affaires avec mon père, je suppose. Viens ici, Baptiste, et regarde. Connais-tu ces deux gaillards ?

— Si je les connais ! Cré nom d'un nom, c'est, mais non, j'me trompe pas, c'est encore ce sacripant de cossu et ce "goddam" d'habit rouge.

— Voulez-vous que j'aïlle leur fermer la porte au nez ?

— Non, laisse faire.

— Eh ben ! dame ; j'vas vous dire, mam'zelle Florence. Si vous n'flairez rien dans tout c'gaspillage, moé je sens certainement queq'chose. On n'vient pas dans une maison respectable, par un temps d'païen semblable, comme un hibou dans un grenier, simplement pour acheter ou vendre des carottes.

Florence était devenue plus calme. Mais Baptiste se sentait sur les épines. Il ne prêtait qu'une attention distraite aux paroles de la jeune fille.

— Dis donc, Baptiste, pourquoi M. Rolette a-t-il choisi la carrière du journalisme de préférence à une autre ?

— Eh ben ! dame, mam'zelle Florence, voyez-vous, c'est que l'père est mort tout d'un coup sans crier gare, et la mère est restée toute fine seule avec des marmots, sur les bras. Pour lors, m'sieu Rolette, qui voulait d'abord être un avocat, fait ni un ni deux, y envoie tout promener et entre à *La Minerve* pour aider à sa pauvre mère et à sa p'tite famille. Et v'là !

— Et sa mère doit l'aimer f

— Si elle l'aime !... Et charitable, mam'zelle, ah ! mais charitable ! Ainsi, un hiver, par un fret de loup, j'l'ai vu, moé qui vous parle, donner sa paire de gants, à un quèteux qui tremblait comme une feuille sur l'portique d'l'église Notre-Dame.

— Il s'en est acheté une autre paire ?

— Ah ! pour ça, non. Comme y avait de bonnes poches à sa capote, y s'est dit ! " Je finirai ben l'hiver comme ça.

" Une autre fois, M'sieu Rolette n'était pas plus haut que c't'e bahut là. Y était ben p'tit alors, et y a ben longtemps d'ça ! Y avait reçu cinq sous d'son père. Pour lors, y parcourut toutes les rues d'la ville pour s'acheter queq'chose. Y examina toutes les vitrines, y avait ben d'quoi d'beau ! Des pistolets en ferblanc, des images, des p'tits livres, des "nénanes" y n'savait quoi acheter. Mais v'là t'y pas qu'y rencontra une vieille femme en guénilles qui y tendait la main. Vite, y lui donne son trésor et s'en revient chez eux en courant."

— Mon Dieu ! protégez-le ! protégez-le ! murmura de nouveau Florence.

Soudain, tous deux ont tressailli. Ils se regardent sans pouvoir prononcer une parole.

— Par Crésus, s'écrie le notaire d'une voix impatiente, pensez-vous que je vais risquer ma peau pour une bagatelle de mille piastres ? Mettez y le prix, messieurs, mettez-y le prix, ou sinon, tout est fini entre nous.

Tout retombe dans le silence.

Florence prend une résolution soudaine.

— Attends-moi ici, dit elle à Baptiste.

Et elle sort de la chambre, sans bruit. Elle glisse comme une ombre. Retenant son souffle et son cœur battant avec force, elle appuie son oreille près de la porte du cabinet de travail de M^{re} Jean Drusac.

— Mon Dieu ! dit-elle, c'est mal, bien mal ce que je fais là, mais vous connaissez les sentiments qui m'animent et me poussent à agir de la sorte.

Elle entendit, là, de ces paroles de haine, de persécution, d'infamie, qui survivent à la mort. Son sang se glaça dans ses veines.

— Pitié ! Seigneur, pitié ! s'écrie t-elle.

Puis elle éclate en sanglots et cache son front dans ses mains.

Ployant sous le poids de sa douleur, elle tombe à genoux, élève les yeux au ciel et implore la clémence du Christ.

— Dieu miséricordieux, acceptez le sacrifice de ma vie. Je vous abandonne tout : ma jeunesse, ma santé, ma beauté, mon bonheur. Prenez tout, Seigneur, tout, mais pardonnez à mon père, sauvez Hubert des dangers suspendus sur de sa tête.

Moralement reconfortée par cet abandon d'elle-

même pour le salut de ceux qu'elle aime, Florence retourne dans sa chambre. Mais l'esprit est prompt et la chair est faible. Ses forces l'abandonnent. Elle s'affaisse sur le lit.

Baptiste, bouillonnant de colère, fait craquer ses énormes jointures et serre les bras de sa chaise comme s'il voulait les broyer. Cependant, il ne dit mot et respecte la douleur de l'infortunée.

Au milieu de ce silence, une porte s'est ouverte sous la poussée d'un esprit des ténèbres. D'un mouvement instinctif, Baptiste s'est dissimulé derrière un écran.

Surprise, affolée, Florence ouvre la bouche pour crier, mais sa langue, paralysée par la terreur, se refuse à articuler aucun son.

(A suivre)

LOGIQUES ENNEMIS

L'homme d'Etat anglais.— Alors, général, les Boers soignent bien nos blessés ?

Le général.— Oh ! admirablement. La nation la plus civilisée ne pourrait faire mieux.

L'homme d'Etat.— Ils ont des hôpitaux ?

Le général.— D'excellents, avec de bons chirurgiens qui pratiquent les dernières méthodes.

L'homme d'Etat.— Et leurs prisonniers ?... Car ces gens-là ont la manie de faire beaucoup de prisonniers.

Le général.— Les prisonniers sont traités avec infiniment d'égards, aussi bien les simples soldats que les officiers supérieurs. On les fait voyager le plus commodément possible et on ne les met pas en prison. Les habitants des villes où ils se rendent les accueillent sans colère, et quiconque se permettrait à leur endroit la moindre insulte serait sévèrement puni.

L'homme d'Etat.— Vous me rassurez un peu, général.

Le général.— Je dirai même plus. Il faut remonter loin dans l'histoire des guerres européennes pour trouver une pareille courtoisie, une pareille noblesse de procédés entre ennemis.

L'homme d'Etat.— En somme, ces gens-là, ne sont pas du tout des sauvages ?...

Le général.— Comment, des sauvages ? Mais je vous répète qu'ils sont arrivés à un aussi haut degré de civilisation que nous.

L'homme d'Etat.— Vraiment ?

Le général.— Leurs mœurs sont très douces, très honnêtes. Autant les Boers sont courageux sur le champ de bataille, autant, dans la vie ordinaire, ils sont délicats et polis.

L'homme d'Etat.— Il est flatteur pour l'Angleterre d'être en guerre avec d'aussi braves gens.

Le général.— Oh ! je les admire beaucoup depuis que je me bats contre eux. C'est un peuple très noble, très instruit, très humain.

L'homme d'Etat, réfléchissant.— Il faut le détruire.

ALFRED CAPUS.

JEUX DE SOCIÉTÉ

Les tours de prestidigitation les plus surprenants, les exploits les plus déconcertants d'opérateurs prétendument "extra lucides" reposent toujours sur des trucs et des combinaisons ingénieuses ou parfois même bien simples.

Le tour suivant, dont la clef vient d'être dévoilée par le professeur Ditrich Neuman dans le *World*, en est un nouvel exemple.

L'opérateur s'assure préalablement la connivence d'un ami parmi les assistants ; et puis doctoralement, il annonce qu'il va distribuer une dizaine ou même davantage, d'enveloppes dans l'assistance. Les spectateurs seront priés d'y tracer quelques mots, une phrase quelconque, un nom, une devise, et de retourner ensuite ces enveloppes au devin. Celui-ci annonce qu'il va lire à travers l'enveloppe fermée le contenu de chaque bulletin.

L'ami dont il s'est assuré le concours est dans l'auditoire, il a inscrit sur son billet un texte conventionnel.

C'est celle-ci que l'opérateur publie la première, puis son assistant se lève et déclare être l'auteur de la phrase.

" Je vais ouvrir l'enveloppe pour m'en assurer," déclare l'opérateur, mais il a soin d'ouvrir une autre enveloppe, et prend rapidement connaissance du contenu ; l'auditeur a par exemple écrit : " Qu'ai-je pris pour déjeuner ce matin ? " Le lecteur magicien reprend alors la parole et proclame : " La seconde enveloppe contient ces mots : Qu'ai-je pris pour déjeuner ce matin ? La chose est-elle exacte ? " Et l'auteur de cette phrase, intrigué, reconnaît son texte. " Pour être sûr, je vais déchirer l'enveloppe," continue l'opérateur, et il ouvre un nouveau pli. Il renouvelle ainsi le même procédé pour chaque enveloppe, au grand ébahissement des profanes et des non initiés.

THÉÂTRES

SOIRÉES DE FAMILLE

La prochaine représentation des Soirées de Famille qui s'annonce pour jeudi de cette semaine est la soirée spéciale donnée au Monument National, sous le patronage des Étudiants, qui assisteront en corps à cette brillante démonstration. C'est à leur demande expresse que la direction a décidé de donner *La Marraine de Charley*, un des plus grands succès de la saison. Après le tour de force qu'ont fait nos acteurs en préparant en moins d'une semaine, un drame tel que *Le Dompteur*, on est en droit de tout attendre de la part de ces artistes ; aussi on n'hésite pas à déclarer, dès maintenant, que l'interprétation de *La Marraine de Charley* sera parfaite. C'est une pièce pleine de vie et de mouvement, elle présente des situations d'un comique qui enlèvera la salle.

Outre des morceaux de chant exécutés par un chœur de cent voix préparé avec soin, il y aura des tableaux allégoriques représentant les facultés de théologie, de droit, de médecine, des arts. Nous engageons fortement le public à venir prendre part à l'une des plus imposantes soirées de l'année.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Le public amateur de ce populaire lieu d'amusement ne sera pas désabusé cette semaine, car on donne *Les surprises du Divorce*, une des plus belles et plus intéressantes comédies du répertoire français. C'est donc un véritable régal pour ceux qui aiment le bon et le beau théâtre. Rien n'a été épargné pour faire de cette comédie un vrai succès. Ainsi, on voit avec plaisir apparaître sur la scène des Variétés une artiste de haute réputation et que tout Montréal a déjà chaleureusement applaudie. Madame d'Artigny tient le charmant rôle de Diane ; inutile de dire que c'est une aubaine des plus heureuses.

LE " STÉNOGRAPHE CANADIEN "

La Sténographie est à l'ordre du jour, dans ce numéro du *MONDE ILLUSTRÉ*. Nous en profitons pour adresser nos félicitations au *Sténographe Canadien* qui vient d'entrer dans sa douzième année.

C'est un bel âge pour un journal consacré à la Sténographie, c'est un témoignage éloquent de l'intérêt que nos excellentes maisons d'éducation apportent à cette science si indispensable aux jeunes gens.

Nous félicitons le vaillant directeur du *Sténographe Canadien* du succès qui a couronné ses laborieux et persévérants efforts.

Au cabaret.

Un ivrogne tient un journal.

" Il y a à Paris, d'après un recensement nouveau, 2,000 marchands de vin."

L'ivrogne, avec désespoir.— Je ne pourrai jamais les connaître tous.

COSTUME DE PRINTEMPS

Ce costume, en drap-ideal gris, se compose d'une jupe disposée derrière en un large pli creux, et fermée devant au moyen de boutons invisibles, et d'une veste faite avec de larges revers et taillés recouverts de reps de soie blanc ; on le complète par un gilet à col droit, fait en reps semblable fermé avec de petits boutons de cristal.

La veste, taillée avec de courtes bandes, est garnie de bandes de drap qui se disposent en dents arrondies. Les revers sont bordés de piqûres. Manches tout unies, découffées en pointes au bord inférieur.

DÉPART

Toujours je me rappellerai ce moment suprême où il nous fallut nous dire un éternel adieu : il me semble entendre encore le bruit que faisaient les vagues se brisant sur le bateau qui emportait cette chère Ame loin de moi.

La dernière journée qu'elle passa au Canada, Lina voulut la passer avec moi.

Qu'elle journée !... Quand approcha l'heure de son départ, nous prîmes le dernier repas ensemble et, d'adieu nous nous mîmes à table, car ni elle ni moi nous



COSTUME DE PRINTEMPS

ne fûmes manger.

Puis avant de quitter sa chère patrie pour longtemps sinon pour toujours, elle désira entrer dans la cathédrale.

L'orgue faisait entendre des sons plaintifs : on chantait le *Viserere* ; un catafalque se dressait dans la grande nef.

Ce chant me fit du bien ; je sentis que la séparation en ce monde est comme la mort, déchirante à la nature, mais aux yeux de la foi, pleine d'innéffables consolations et de saintes allégresses...

Elle est partie !

Parfois un éclair de joie traverse mon âme, à la pensée que je la reverrai peut-être ; mais ce rayon d'espérance s'éteint bientôt, et je retombe dans mes tristesses, tristesses calmes mais profondes. Jamais je ne pourrai m'habituer à son absence ; car je le sais, si doux qu'ils soient, les souvenirs de l'amour ne consolent pas—pas plus que les rayons de la lune ne réchauffent.

Je pense souvent avec quel attendrissement, quel calme elle attendait le moment de son départ, avec

quelle ardeur elle me pressa contre son cœur pour me donner le dernier baiser. Moi, j'étais toute tremblante pouvant à peine répondre aux questions pressantes qu'elle m'adressait. Comme mon âme tressaillait lorsque je vis disparaître le bateau qui me la ravissait !

Il m'est impossible de rassembler ces quelques souvenirs sans que des larmes viennent mouiller mes paupières ; pourtant l'impression qu'ils font sur moi m'est douce ! Mais on ne touche jamais fortement le cœur sans faire couler les larmes.

J'aime la clarté tendre et douce du crépuscule. Malgré la tristesse que je ressens au fond de mon âme, la beauté de la nature me plonge parfois dans des rêveries délicieuses. Lorsqu'il fait beau, à la tombée de la nuit, je me promène dans mon joli jardin.

—Il fait si bon de vivre ici, disait Lina, que ceux qui s'aiment beaucoup devraient seuls y entrer.

Les idées mélancoliques ont beaucoup de charme, tant qu'on n'a pas été soi-même profondément malheureux ! Mais quand la douleur dans toute son âpreté s'empare de l'âme, on ne voit plus, sans tres-

saillir, certains lieux qui jadis n'excitaient en nous que des rêveries plus ou moins douces...

D'ailleurs, puis-je encore être heureuse après une aussi cruelle séparation ?

Non, je ne saurais l'être ! L'ombre du passé se lèvera sur toutes mes joies, où plutôt je ne pourrais plus en avoir qui méritent ce nom.

N'arrache pas qui veut le passé de son cœur.

Mon Dieu ! C'est à genoux que je vous conjure d'avoir pitié de ma vie si triste. Que deviendrais-je, si je cessais de prier ?...

Je la reverrai. Oui je la reverrai : si pas ici-bas, là-haut !

Ce bas séjour n'est qu'un pèlerinage.

O ma Lina, je voudrais pleurer dans tes bras, mais voici que l'infranchissable océan nous sépare pour toujours !

Adieu...

ANNA DE BUSSIÈRES.

Sherbrooke, 1900.

HISTOIRE NATURELLE

LE PHOQUE JACK

Les mammifères aquatiques, les cétacés, les phoques les otaries sont des bêtes intéressantes et non dépourvues d'intelligence. Le phoque commun s'approprie fort bien : il peut même être dressé à diverses besognes et rendre des services.

Voici l'anecdote que M. Henry de Varigny rapporte, à ce sujet, dans un de ses articles :

C'était à l'embouchure d'une rivière que les phoques fréquentent volontiers à l'époque où les jeunes viennent au monde : les eaux y sont tranquilles et les mères s'installent dans les anses pour donner à leur progéniture les premiers soins et les rudiments de l'éducation.

Après deux ou quatre semaines, elles s'en vont, ayant achevé leur œuvre, et les jeunes, qui commencent tout juste à pouvoir se tirer d'affaire, les suivent, à quelques jours d'intervalle, vers la mer. Un de ces jeunes, qui se laissait descendre par le courant et faisait entendre des cris désespérés—tout en patageant et se débattant, fut pris par un pêcheur. Le petit phoque était vraiment bien jeune pour entreprendre la lutte pour la vie ; sa mère l'avait abandonné trop tôt. Le pêcheur ne fut point embarrassé ; il fabriqua un hiberon et le remplit de lait tiède.

Son protégé eut bientôt appris à se servir de cet instrument, et couché sur une peau de mouton, devant le feu, il vida sans retard cette mamelle artificielle, et s'endormit avec tous les signes de la satisfaction. Ces soins furent continués pendant quelques jours et le moment vint où, évidemment, le phoque se trouvait ragailardi et en état d'affronter les grands eaux.

Mais il n'avait nulle envie de s'en aller, et personne ne souhaitait son départ. Il se plaisait auprès des hommes et il avait plu ; ses gentillesse, sa familiarité lui avaient gagné le cœur de toute la maisonnée. Et l'on décida de garder Jack, car tel fut le nom qu'on lui donna.

Jack suivait son maître partout : avec plus de bonne volonté et d'empressement que de grâce, cela s'entend. Car si le phoque est admirablement souple et agile dans l'eau, son mode de locomotion sur terre manque d'élégance : il n'a pas été construit pour la marche. Il le suivit un jour jusqu'au bord de la rivière, où il avait coutume de se rendre pour pêcher la truite de mer. Jack vit l'eau : " Je connais cela," se dit-il sans doute ; et il y entra, ou plutôt s'y laissa glisser. Plus de Jack... Le pêcheur pensait déjà ne plus revoir son petit ami et était tout attristé de la perspective, quand tout à coup, à ses pieds, il entend un souffle vigoureux.

Jack est là, la tête hors de l'eau, avec une grosse truite en travers de sa bouche. Le phoque a obéi à l'instinct ancestral : il a chassé pour son compte et il revient avec sa proie. Le pêcheur appelle le phoque, lui prend sa capture, le caresse en lui prodiguant les épithètes les plus affectueuses. L'animal comprend

qu'il a agi de façon satisfaisante ; il se roule de joie dans le sable, puis plonge de nouveau et, deux ou trois fois de suite, revient avec une truite dans la bouche.

Le pêcheur eut peu de chose à faire pour dresser son animal, et bientôt ce dernier devint un collaborateur plein d'activité. Tous les jours tant que la montée des poissons dura, l'homme et le phoque se rendirent à leur poste et chacun chassait selon sa méthode. Celle du phoque se montra bientôt si supérieure à celle du bipède, que ce dernier renonça à ses lignes, se contentant, pour sa part de besogne, de mettre dans le panier les truites que son compagnon aquatique lui apportait.

Mais l'hiver approcha. Le pêcheur se demanda ce qu'il ferait de Jack. Celui-ci se posa la question et donna la réponse aussi. Il resta avec son maître. Au lieu de chercher à fuir la saison rigoureuse, il se rapprocha encore de ses compagnons, passant de longues heures à dormir près du feu, en paquet, avec les chiens sortant une ou deux fois par jour, pour jouer dans la neige.

Au printemps, la rivière étant dégelée, Jack reprit ses courses aquatiques ; mais il ne rapportait rien, par la très simple raison que le poisson manquait. Mais bientôt le saumon se mit à monter, et Jack s'attaqua au saumon. Ce fut en vain, tout d'abord, et il revenait la bouche vide. Son maître l'encouragea et il finit par réussir, et la besogne qu'il avait accomplie quelques mois auparavant pour les truites, il la remplissait maintenant le mieux du monde pour le saumon, à la grande satisfaction de chacun — à la sienne d'ailleurs — car il va de soi qu'il avait des récompenses matérielles en outre des récompenses morales.

Jack était parfaitement apprivoisé et élevé : il vivait dans les meilleurs termes avec sa famille d'adoption, et sans doute cette association eût pu durer longtemps encore, si les phoques n'étaient revenus selon leur coutume. Ils arrivèrent à l'époque habituelle et, comme d'habitude, ils leur donnèrent la chasse pour se procurer de la graisse et des peaux. Sans doute, Jack était bien connu dans les parages, et, en outre, pour le soustraire à la balle des chasseurs, son maître lui avait attaché au cou un ruban bleu qui le distinguait de ses congénères sauvages.

Mais Jack allait fort loin, peut-être voulut-il jouer avec ses semblables et perdit-il son ruban ; en tout cas, il fut tué. L'Indien qui le tua le reconnut dès qu'il l'eut entre les mains ; mais il n'avait rien à faire pour ressusciter le pauvre Jack dont la dépouille fut apportée à son maître et ami. Ainsi s'acheva la vie de Jack, qui vécut moins d'un an, se rendit utile, aimé et fut aimé.

HENRY DE VARIGNY.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Moyen pour parfumer le sucre. — Râpez le sucre avec l'objet qui doit le parfumer, comme l'orange par exemple ; enlevez, au fur et à mesure, le résidu avec un couteau, et recommencez toujours de même jusqu'à ce que vous ayez la quantité désirée ; faites-le sécher, écrasez-le, passez à la passoire afin de l'avoir un

peu graineux, et servez-vous en pour parfumer, comme en guise de non-pareille. Ce même sucre se colore de plusieurs manières, soit en le frottant avec du vert d'épinards, du carmin ou du chocolat râpé ; si vous voulez lui donner le goût de la vanille, pilez-en un bâton avec votre sucre et passez-le au tamis.

Crème frite. — Prenez un demi-litre de lait ou de crème (ce qui vaut mieux) ; ajoutez-y une cuillerée d'eau de fleurs d'oranger et quatre jaunes d'œufs. Mêlez avec une quantité de farine suffisante pour former des beignets que vous trempez dans un œuf battu ; passez et faites frire.

Biscuits à la Julien. — Mettre dans un moule, alternativement jusqu'à ce qu'il soit plein, un lit de biscuits à la cuiller, coupés en deux dans le sens de l'épaisseur, et trempés dans du rhum coupé de moitié d'eau, et un lit de confitures de groseilles ou d'abricots. Bien remplir le moule et placer sur le tout un poids très lourd. Faire l'opération plusieurs heures d'avance ou mieux la veille. Verser sur le gâteau sorti du moule une crème liquide à la vanille ou au rhum.

Beignets d'orange. — C'est un entremets délicieux et facile à faire. Pelez les oranges en leur laissant un peu de blanc autour et coupez-les en rondelles. Mettez ces dernières pendant quelques instants dans l'eau chaude, enlevez les pépins et faites égoutter. D'autre part, vous avez préparé un sirop peu épais et vous y placez vos rondelles d'orange que vous mijotez jusqu'à réduction du sirop. Laissez refroidir ; prenez chaque rondelle, arrosez-la d'un peu de sirop de façon à ce qu'elle en soit bien humectée et trempez-la dans la pâte à frire. Faites frire de belle dorure et saupoudrez de sucre.

CONSEILS PRATIQUES

Couleurs à éviter dans les bijoux. — Le rouge obtenu presque invariablement avec le sulfure de mercure ; le vert produit par l'arsenic ; le jaune où entre l'antimoine et le plomb, et le blanc pâteux qui contient toujours de la céruse. Tous les ans de pauvres bébés s'empoisonnent en suçant des jouets imprudemment coloriés.

Nettoyage des lampes à pétrole. — On prépare un lait de chaux, avec de la chaux éteinte et de l'eau. Avec ce lait, on lave la lampe ou le vase qu'il s'agit de nettoyer. Si l'on veut obtenir une plus grande netteté, enlever jusqu'à la moindre trace d'odeur, on lave une seconde fois avec un lait de chaux dans lequel on aura mélangé une petite quantité de chlorure de chaux.

Contre les maux de dents. — On sait que la créosote calme les maux de dents ; on en verse une goutte sur un petit morceau de coton que l'on place sur la dent malade. Pour faire disparaître l'odeur de créosote que quelques personnes peuvent trouver désagréable, imbiber le coton d'une composition de parties égales de créosote et d'eau de fleurs d'oranger : on obtiendra ainsi ce que les pharmaciens appellent les *gouttes de Tros-*

chel, et vous pouvez être certain que devant un remède au nom si savant le mal de dents disparaîtra comme par enchantement.

Les sourcils. — D'où vient que, soignant la chevelure, on néglige si souvent de soigner les sourcils, qui donnent à la physionomie son caractère particulier ? Tout comme la chevelure, les sourcils doivent être l'objet de soins intelligents, pris dès l'enfance. Faute de précautions, les sourcils *ebouriffés* dans toutes les directions, prennent des faux plis, qui s'accroissent dans la vieillesse, et communiquent aux traits une expression dure et farouche. Pour soigner les sourcils, on fera usage d'une brosse un peu dure (brosse à dents) ; tous les matins, on passera cette brosse, de bas en haut, depuis les racines, et plutôt deux fois qu'une seule fois ; les poils, qui composent les sourcils, se trouvent ainsi, *debout* ; avec la grosse dent d'un démêloir, on fera une ligne qui rabattra les pointes des sourcils. La brosse dure est indispensable pour nettoyer les sourcils ; on peut aussi lui substituer un peigne fin.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Sur quatre pieds, lecteurs, ma puissance est sans
J'exerce impunément un pouvoir absolu, [bornes ;
Et dès longtemps, si j'avais voulu,
Tous les humains auraient porté des cornes.
Tel est l'effet de mon autorité,
Qu'à tout ce que j'ordonne on obéit sans peine,
Tant il est vrai qu'un peu d'habileté
Suffit pour gouverner la pauvre espèce humaine !
On respecte mes lois à la Chine, au Japon,
Au Mogol, au Brésil, en Russie, en Norvège,
Chez le noir Hottentot, chez le blême Lapon,
Et chaque peuple jouit enfin du privilège,
Par ma charte accordé, d'en varier le sens.
Mais bien qu'on les commente au gré de son caprice
Tout le monde s'empresse à me rendre justice,
Et vient sur mes autels brûler un grain d'encens.
Du sexe féminin je suis surtout l'idole ;
Sans qu'il m'adore, un jour ne saurait se passer ;
De lui j'obtiendrais tout, et n'eût-il qu'une obole
Qu'on le verrait soudain pour moi la dépenser.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 830

Logogriphe. — Rendre.

Enigme. — Scie.

Vers à terminer. — Foule. Pitié. Boule. Roule. Pied.

L'archevêque de X... était dans un salon de Paris. Vers dix heures, des dames arrivèrent en toilette de bal. En voyant leurs robes décolletées, le prélat se leva et fit mine de se retirer.

— Quoi ! déjà, monseigneur ? dit la maîtresse de la maison.

— Que voulez-vous, madame, on me chasse par les épaules !



DORÉNAVANT IL REGARDERA DEVANT LUI AU LIEU DE REGARDER LES FEMMES

CHOSSES ET AUTRES

—Au Japon, près de 75,000 familles ne vivent que du poisson qu'elles pêchent.

—Dans certains villages du Mexique l'eau-de-vie indigène est vendue à 1 centin le verre.

—Il y a 364 bibliothèques publiques dans la province d'Ontario et elles ont livré à la circulation, en 12 mois, 2,547, 131 volumes

—Les dépenses du gouvernement américain, causées par la guerre espagnole et la rébellion philippine, se sont élevées à \$355,000,000 jusqu'à ce jour.

—Dans l'espace de dix ans, un couple de lapins qui seraient laissés seuls dans un clos verraient leur nombre s'augmenter à 70,000,000.

—Il a été officiellement décidé qu'une exposition universelle aurait lieu à Bruxelles en 1905 pour célébrer l'anniversaire de l'indépendance de la Belgique.

—Les Japonais adressent leurs lettres juste au contraire de nous. Ils écrivent d'abord le nom du pays, l'Etat ou la province ensuite, puis la ville, la rue, le numéro et en dernier lieu, le nom.

—La souscription de l'*Intransigeant*, de Paris, pour l'épée d'honneur de Cronje est close à 14,000 francs. La poignée représente un Boer étreignant le léopard britannique. Malheureusement, c'est le léopard qui a fait prisonnier le pauvre Cronje !

—*Tour du Monde* : Journal des voyages et des voyageurs.—Sommaire du No 11 : Voyage du général Gallieni (cinq mois autour de Madagascar).—Quelques villes de Transylvanie.—Questions politiques et diplomatiques : La Russie et l'Angleterre en Asie centrale.—L'émigration allemande : Sa décroissance.—L'organisation d'un camp boer.—L'armée autour du monde : France et Allemagne : les dépenses comparées des budgets militaires allemands et français.—Transvaal : Les mœurs de la vie militaire des Boers.

—Beaucoup de varité dans les ornements de la coiffure, en ce moment la mode est aux peignes d'écaïlle, écaïlle blonde, bien euten tu que l'écaïlle brune.—Que ces peignes soient enrichis de perles ou de diamants, ce n'est pas ce qui nous occupe, puisque cela se rapporte tout à fait aux réflexions que je viens de faire plus haut. Beaucoup de fleurs, de feuillages, ne faisant pas aigrettes sur la tête, sur laquelle on les pose plutôt à plat. Voilà un changement auquel nous devons applaudir, puisqu'il apporte une note nouvelle dans la coiffure.—Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la garniture de corsage rappelle parfaitement les ornements de la coiffure, et que fleurs et feuillage s'y retrouvent de la même façon.

LA MARSEILLAISE CANADIENNE

Nous accusons réception de cette nouvelle chanson, souvenir de l'échauffourée des McGill, le 1er mars dernier, en même temps qu'une réponse à la saleté anglaise *Absinth Minded Beggar*. Les paroles sont de J.-H. Malo, l'impression est en couleurs. Prix : 5c, ou 35c la douzaine. Dépôt central : 1284, rue De-Montigny, Montréal, Canada.

LECTURES POUR TOUS

Un merveilleux cinématographe, où défilerait tout ce qui passionne la curiosité publique, voilà ce que représentent bien, par l'attrait de leurs illustrations originales et vivantes, les *Lectures pour Tous* que publie la Librairie Hachette & Cie. Quant au texte où le pittoresque s'allie au dramatique, où les lecteurs avides de s'instruire trouvent leur compte, aussi bien que ceux dont les préférences vont à tout ce qui porte au cœur ou à l'imagination,—il suffirait à lui seul à justifier

la popularité désormais universelle des *Lectures pour Tous*.

Voici le sommaire du No de Mars qui vient de paraître : La fin d'un Cauchemar ; Les Bienfaits de la Neige dans les régions Polaires, par Ch. Rabot ; Comment un Peuple travaille à sa grandeur ; Prodigieux essor de la Nation Allemande ; Mariage à l'Electricité, nouvelle ; Un duel au-dessus de l'Abîme ; La Lutte de l'Armée contre l'Eau ; La ménagerie fantastique du Moyen-Age ; La Semaine Sainte à Séville ; La Fille des Genêts, roman, par Paul Perret ; Bergers à la Fontaine, musique de A. Landry.

Rosseries courantes.
—Quel brave garçon que Duranveau !
—Oh ! oui. Et puis, ce qui me plaît en lui, c'est qu'il ne trompe pas son monde.
—Comment cela ?
—Mais oui, il est aussi bête qu'il en a l'air.

OU ACHETER LE VIN DES CARMES EN GROS A MONTREAL

On peut se procurer le Vin des Carmes aux mêmes prix de gros que des agents généraux, en s'adressant aux maisons suivantes : Evans & Sons, Lyman Sons Co.

CONSULTATION GRATUITE

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes, feront bien d'écrire pour notre blanc de questions. Nous ne chargeons absolument rien pour les conseils donnés. Nos médecins soignent les hommes et les femmes également. La Cie Médicale Franco-Coloniale, propriétaire des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonar 1. No. 202 Rue St. Denis, Montréal, Qué.

La Banque d'Epargne

DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de cette Banque aura lieu à son bureau principal, 176, rue Saint-Jacques, MARDI, LE 1er MAI PROCHAIN, à 1 heure p. m., pour la perception du rapport annuel et autres états et l'élection des directeurs.
Par ordre du bureau des Directeurs.
HY. BARBEAU, Gérant.
Montréal, 31 mars 1904

ETES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie ; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic, 596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL

Trente ans de Succès

GUERISON CERTAINE
en 24 heures
des COLIQUES et NAUSEES
sans AUCUNE PREPARATION
ni avant
ni après
du

VERSOLITAIRE

par les CAPSULES L. KIRN
à l'Extrait d'Herios
de YOGURT N°10 Pure
sans Calomel.

M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.

FARE, Pharmacien MAISON, 54, Boulevard Edgar-Quénot et dans toutes les bonnes Pharmacies.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle.

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoît, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.



L'Etat Bilioux.

L'état bilioux est une condition du système causée par l'inaction du foie, qui permet à la bile de s'accumuler dans les glandes et les conduits de cet organe.

Bientôt la bile est rejetée dans les intestins en grandes quantités, mais il y en a une partie qui est repoussée dans l'estomac. Ordinairement ceci cause de violents maux de tête que l'on ressent dans les yeux et les tempes, et finalement, des nausées et des vomissements qui, fréquemment, sont suivies d'une diarrhée biliueuse.

Une cuillerée à thé d'Abbey's Effervescent Salt dans un verre d'eau (non glacée), soir et matin, stimule les glandes peptiques de l'estomac et augmente la contraction de ses muscles, de haut en bas. Cette action est communiquée aux intestins, augmente le flux du jus intestinal et stimule les conduits du foie à rejeter la bile quand elle est chassée en bas par l'action laxative du Sel.

Toute personne sujette à l'état bilioux ou au mal de tête bilioux se soulagera et se guérira en faisant usage d'Abbey's Effervescent Salt.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS. Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

Trestler, Globensky & Martel,
...DENTISTES...
No 1920, rue Ste-Catherine,
Montréal

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT

PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

HOTEL ST. JAMES
THEO. LANCTOT, Prop.

TS-A-VIS
E.G.T.R.
T.P.R.R.
U.C.P.R.

Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

Dr J. G. A. Gendreau
CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell : Main 2818.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain P.-is.

7,000 Hommes Faibles

ont été rendus forts, l'an dernier, au moyen de ma merveilleuse invention, la Ceinture et le Suspensoir Electriques du Dr Sanden, employé actuellement dans le monde entier contre les conséquences d'erreurs de jeunesse, état nerveux, épuisement, impotence, faiblesse dans les reins, varicocèle, etc. Pas de drogues pour abîmer l'estomac. Demandez le

LIVRE GRATUIT

qui explique tout cela. Envoyé sous enveloppe cachetée, sans marques extérieures.

DR. M SANDEN

132 Rue Saint-Jacques, - - - MONTREAL, Que.

Heures de bureau. 9 a.m. à 6 p.m. Dimanche 11 a.m. à 1 p.m.

Henry Morgan & Co.

Colonial House

Square Phillips

Henry Morgan & Co. attirent l'attention du public sur leur nouveau département de

Tapisseries et Décorations Artistiques pour Maisons

Comprenant, Tapisseries de toutes descriptions et spécialement une superbe collection des plus récentes productions pour la saison prochaine.

L'assortiment est considérable et consiste seulement en dessins nouveaux et en couleurs particulièrement choisies pour un commerce de haute classe, les futurs acheteurs sont priés de considérer les prix, qualités et dessins.

Dessins artistiques et floraux convenables pour chambres à coucher et boudoirs.

Aussi imitations de Chintz et de Satins rayés, prix : de 8c., 10c., 15c., 20c. en montant.

Pour salles à dîner, corridors et librairies : Burlaps, effets canevassés, Tapestry, Maure, Turc, etc., prix 10c., 15c., 20c., 25c. et 35c. par rouleau.

Une visite à ce département est respectueusement sollicitée.

Commandes par la malle exécutées promptement.

Echantillons envoyés et informations données.

Henry Morgan & Co., Montréal.

Argenteries

LECTRICES

Si vous avez des articles tels que cuillères, fourchettes, pots à l'eau, marinadier, corbeille, huilier, etc., qui ont besoin d'être argentés ou réparés, ou si vous avez parmi vos argenteries d'anciens et précieux souvenirs que vous tenez à garder mais que le temps ou les accidents ont ternis, usés ou déparés, ils seront remis à neuf à des prix raisonnablement bas par

"La Royal Silver Plate Co."

Plaquéurs en Or et en Argent

No 40, côte St-Lambert

Tel. Bell : Main 1387

N. B. — Nous serons toujours prêts à faire des estimés à domicile.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1803. MARSHALL, 680

Bureau de Télégraphe Great North Western et C.P.R.

Heures de bureau :
9 h. a. m. à 6 h. p. m.

Tel. Bell
Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

HOMMES FAIBLES



Jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 26 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la malle, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires : Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez : B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2122 Notre-Dame; C.-O. Dacler, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

LA MEILLEURE ANNONCE VIVANTE

M. J. B. Légaré, le carrossier bien connu de Ste-Foy, près Québec, est venu à la ville féliciter la maison A. Toussaint & Cie d'avoir introduit le Vin des Carmes sur le marché.

Il y a environ un mois et demi, dit-il, mon épouse âgée de 75 ans, était dans un état de débilité et d'amaigrissement qui la rendait presque impotente. Elle a alors commencé à prendre du Vin des Carmes, et aujourd'hui la santé lui est entièrement revenue; grasse, bien portante, elle a repris toute sa vigueur. Toute la paroisse de Ste-Foy connaît les faits et en est émerveillée. C'est la meilleure annonce vivante que vous puissiez désirer.

DECOUVERTE IMPORTANTE

Le Baume Rhumal est une des plus précieuses découvertes de ces vingt dernières années.

Le chasseur économe Guignonnard a déjà tiré cinq ou six coups de fusil sur un lapin de garenne qui ne met aucune bonne volonté à se laisser atteindre.

Une fois de plus l'animal se trouve à portée raisonnable. Guignonnard épaula, visa, puis, au moment de tirer, rabaisse son arme.

—Ma foi non, fait-il, cherchons-en un autre, celui-ci me reviendrait trop cher.

LA CAUSE DE L'EFFET

L'étouffement causé par l'inflammation des poumons est calmé par le Baume Rhumal qui guérit aussi la cause.

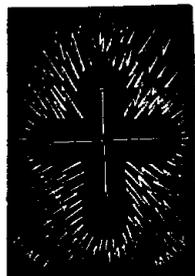
L'homme, la femme, l'enfant, tous bénéficieront d'un traitement plus ou moins prolongé aux Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard.

GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte.

La Croix Electrique Diamant

(Diamond Electric Cross)



aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche, il y a plusieurs années, et a cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

La Croix Electrique ORNEE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, tremblement, dépression mentale, faiblesse, insomnie et toutes les affections du système nerveux, découragement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaque d'épilepsie, danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ceintures électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur remède contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat-poste ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNEE de Diamants avec instruction sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

"J'ai enduré des douleurs pendant des années, mais enant je suis parfaitement bien. La Croix électrique, ORNEE de Diamants m'a guérie." — CAROLINE M. PETERSEN, Adressez : Richfield, Utah.
THE DIAMOND ELECTRIC CROSS CO., 309 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.

Nos Chimistes Officiels Recommandent



après une étude consciencieuse des principes qui entrent dans la composition de

La Peptonine

l'adoption de ce

Precieux Aliment pour les Enfants en Bas Age

Et qui les rendra forts et vigoureux.

Prix : 25c la grande boîte dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries.

Gros : F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

NOUVELLES A LA MAIN

—Madame, disait malignement la petite Juliette à sa patronne, je suis fort inquiète au sujet de ma vue qui se perd journellement. Tenez, à peine si j'aperçois le petit morceau de viande qui est sur mon assiette!

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir.

GRADATION

Un rhume de cerveau négligé dégénère en rhume et fluxion de poitrine. Le *Buime Rhumal* est le vrai spécifique à employer.

PAS UNE RAISON.

On a constaté en tout temps que les femmes résistent mieux à la souffrance que les hommes: si vous demandez pourquoi, on vous dira: c'est parce qu'elles ont l'habitude de souffrir. Ce n'est pas une raison, mais il est un fait certain, c'est que la plupart des maladies des femmes sont dues à la faiblesse du sang.

GRATIS aux HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755; Elekiron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.



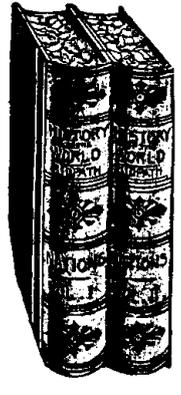
Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

L. A. BERNARD, 1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERHAULT

RELIEUR 40, Place Jacques-Cartier Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.

5355

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, MERCREDI, LE 18 AVRIL 1900, Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

Table listing lot numbers and approximate values. 1 Lot de... \$15,000; 100 Lots de... \$20; 3,500 Lots valant... \$19,742.

Prix du billet: 25c, 50c et \$1.00. Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



A L'ENFANT MALADE

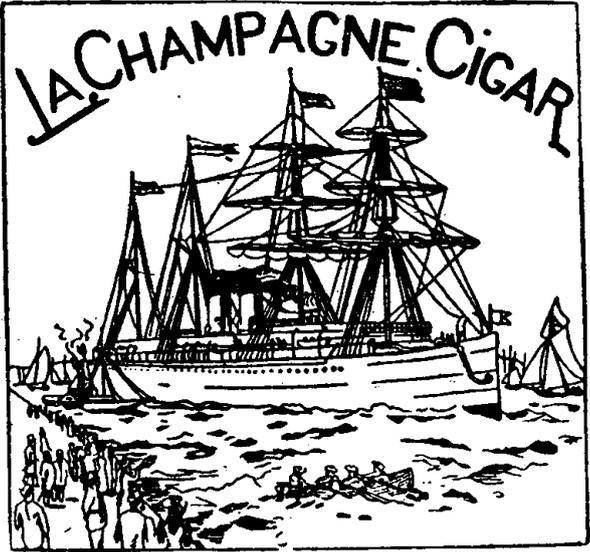
Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée - donnez-lui "DORMOL" - ce calmant merveilleux des enfants!

IL FAUT DORMOL!!!

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La... Champagne

Préféré des connaisseurs - Fait du plus pur Havane - Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



TEL. BELL EST 848 Dr Jos. Versailles, L. D. S. (HIRURGIEN-DENTISTE) No 395, rue Rachel COIN ST-DENIS MONTREAL

VOTRE CHOIX A BAS PRIX!

Pôles à Rideaux, tous les genres. Séchoirs à Rideaux. Ustensiles de Cuisine, tous genres, Peintures préparées, Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.

L. J. A. SURVEYER 6 rue St-Laurent.

Advertisement for Pin Rouge du Dr HARVEY. La demande croissante pour le Pin Rouge DU SUD du Dr HARVEY démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un SOULAGEMENT IMMEDIAT DE Toux très obstinés et cela sans déranger la digestion. Boutelles, bonne mesure, 25c. CIE DE MEDECINE HARVEY 424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Advertisement for "La Presse". "La Presse" est le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde. Le plus fort tirage. C'est ça, sans exception. CIRCULATION 87,481 COPIES PAR JOUR. Seize millions de lecteurs par année.



Guillaume, fait-il à son oreille. — Page 197, col. 1

gênant pour lui ; il était veuf et vivait seul, Guillaume étant au collège. Mais, bah !... La question est bientôt réglée ; on m'expédie en nourrice à la campagne, et voilà trois ans de tranquillité !

Pierre avait ri sur cette conclusion, mais, son rire ne trouvant pas d'écho, il hésita à continuer ; son histoire n'intéressait pas beaucoup Mme Audran, sans doute.

Mais une question d'elle vint le détromper :

— Et que fit-on de votre sœur ?

— Ma sœur ? Ah oui !... Pendant que j'étais en nourrice elle était en pension ; elle avait dix ans de plus que moi. Des tantes s'étaient chargées d'elle et elle passait les vacances chez l'une ou chez l'autre.

— Et vous ne la voyiez jamais ?

— Jamais ! Mes tantes demeuraient loin ; ayant beaucoup d'enfants et peu de fortune elles trouvaient inutile, sans doute, de semer, pour nous, leur argent sur les routes.

— Et maintenant ?

— Oh ! maintenant c'est bien pis ! Elle vit en Angleterre, dans une pension où elle donne des leçons de français. Si M. Faverge avait été là quand elle est partie, il m'aurait mené lui dire adieu, j'en suis bien sûr, mais il venait de mourir justement, et Guillaume avait alors autre chose en tête que ce départ de ma sœur.

— Et vous ne désirez pas la connaître ?

— Oh, si ! la preuve c'est que j'ai fait plusieurs fois des économies pour lui payer son voyage jusqu'ici.

— Cher enfant ! murmura la vieille dame avec un sourire attendri.

— Mais je jouais de malheur ! reprit Pierre, d'un ton de vif regret, chaque fois, au moment de lui envoyer l'argent, il m'arrivait quelque dette à payer.

Cette fois, Mme Audran n'eut pas même une exclamation ; le sourire attendri s'était changé tout à coup en un bel et bon éclat de rire.

Mais Pierre n'était pas susceptible :

— Vous vous moquez de moi, s'écria-t-il gaiement, c'est qu'alors vous ne savez pas combien c'est difficile de faire des économies !... Tenez, voilà Guillaume, il est très riche, n'est-ce pas ?... Eh bien, c'est comme moi, il a toujours des dettes !

Et, comme Mme Audran reprenait un air sérieux, presque sévère :

— Il faut dire, reprit aussitôt Pierre pour expliquer la chose, que ce pauvre Guillaume a une déveine inouïe... au jeu, aux courses... partout il perd. Aussi je parie toujours contre lui pour être sûr de gagner ; il a été le premier, du reste, à me le conseiller, et cela m'a réussi chaque fois !

Là-dessus Pierre, triomphant, regarda la vieille dame, cherchant un sourire d'approbation. Mais, non, la vieille dame n'approuvait pas du tout ! Une ombre avait passé sur son front ; un moment elle hésita, prête à parler, puis ses lèvres se refermèrent ; elle soupira fortement, cette fois Pierre n'en pouvait douter.

— Allons, se dit-il, l'examinant du coin de l'œil, je l'ai encore suffoqué ! Comme elle prend drôlement les choses, c'est pire que tante Paule ! Tante Paule sait bien que Guillaume aime mieux perdre son argent avec moi qu'avec un autre !

C'était matière encore à une note explicative, aussi, reprenant la parole sans se démonter :

— Comprenez-vous ? dit Pierre tout à coup et sans autre préparation, Guillaume est, avant tout, mon vieux camarade ; quand on m'a amené aux Fougereux il avait seize ans, moi j'en avais trois. Aux vacances, il s'amusait de moi comme d'un petit singe, et c'est lui qui m'a fait faire tous mes mauvais coups de ce temps-là ! Il m'emmenait souvent en voiture avec lui ; une fois il m'a cassé le bras, en versant dans un fossé ; une autre fois, il m'a rendu malade en me faisant tirer des bouffées de sa pipe... Aussi, je l'aimais bien, et je pleurais quand son père le grondait à cause de moi. Il a été longtemps au collège lui aussi, pauvre diable ! Mais il faut lui rendre cette justice qu'il a raté ses examens. Malheureusement cela a fâché son père qui l'a forcé à travailler de plus belle et à tout recommencer ! Cependant, il n'avait pas besoin de

sur ses genoux, et son regard se porta au loin sur la petite rivière qui se perdait là-bas.

Pierre s'émut de ce silence et, comprenant enfin qu'il l'avait scandalisée il jugea qu'une explication devenait nécessaire. Pour cela, débarquant au plus vite, il vint s'asseoir auprès d'elle.

— C'est que, dit-il, vous ne savez pas... voulez-vous que je vous dise...

Sa voix tira la vieille de sa méditation, elle se tourna vers lui et, avec un entrain visiblement forcé :

— C'est cela ! s'écria-t-elle, je vous demandais une histoire, dites-moi la vôtre, et commencez par le commencement.

Pierre secoua la tête.

— Le commencement ! répéta-t-il, ce n'est pas le plus gai... A trois mois j'étais sur le pavé, n'ayant déjà plus ni père ni mère, et sans M. Faverge...

Mais c'était mal s'y prendre pour raconter une histoire et, s'interrompant dès ce début :

— Il faut vous dire, reprit-il en note explicative, que M. Faverge, l'ami d'enfance de mon père, était le meilleur homme du monde. Mon père s'était trouvé ruiné tout d'un coup, mais je ne sais comment ; il était banquier et moi je ne comprends rien aux affaires.

Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'après sa mort et celle de notre pauvre mère, deux mois après, il ne nous restait pas un sou. Que faire ?... Le conseil de famille, qui se croit très malin pourtant, avait de la peine à se tirer de là !

Enfin, grâce à M. Faverge, voilà que tout s'arrange. Il était mon tuteur et se chargeait de moi, il l'avait promis à mon père. Seulement j'étais un colis un peu

MAN GHITE

Par MARTHE BERTIN

— Votre sœur serait flattée de vous entendre, dit-elle du ton léger qu'elle avait eu, déjà, avec Pierre, mais... pourquoi vous sermonne-t-elle !

— Oh ! fit Pierre négligemment, des idées à elle ! Elle se figure que j'en ai besoin et que Guillaume s'en acquitte mal, sans doute.

Mme Audran tressauta :

— Guillaume !... répéta-t-elle avec un commencement d'horreur, qui appelez-vous Guillaume ?

Pierre ouvrit de grands yeux naïfs :

— Mais... fit-il, c'est mon tuteur ! Vous connaissez bien M. Faverge, pourtant.

Mme Audran laissa échapper son crochet... C'était bien de son tuteur qu'il parlait avec cette désinvolture !

— Votre tuteur !... s'écria-t-elle, et il permet...

— Oh !... Avec Guillaume, tout est permis ! Ce n'est pas très sérieux, vous savez, notre tutelle !

Mme Audran devint muette ; ses lèvres se serrèrent et deux petites taches rouges se formèrent sur ses joues ; oubliant son crochet, elle joignit les mains

chercher une carrière. C'est grand, les Fougerets ! M. Faverge s'en occupait lui-même, mais il voulait passer tout à Guillaume quand son éducation serait terminée ; Guillaume l'a fait attendre longtemps, et le pauvre homme est mort...

—Au moment où son fils avait le plus besoin de lui, dit la vieille dame, l'interrompant tout à coup, et vous aussi, mon pauvre enfant !

Pierre resta tout surpris. Tante Paule répétait cela constamment ; Martel et la vieille Marie le disaient aussi ; c'était curieux d'entendre Mme Audran le dire à son tour sans savoir... sans connaître...

—Son fils a eu beaucoup de chagrin de sa mort, reprit-il gravement, et moi aussi ; mais je n'avais que dix ans et, depuis, Guillaume a été aussi bon pour moi que l'était son père ; en devenant mon tuteur il est resté mon grand frère, heureusement ; nous nous entendons bien, allez !... Et... et... vous disiez que c'était mal à moi de lui gagner son argent, n'est-ce pas ? (il n'était pas fâché de lui montrer sa perspicacité) mais qu'est-ce que cela peut lui faire ?... Quand je n'en gagne pas il m'en donne ! Donc, ajouta-t-il en riant, cela revient au même pour sa bourse et pour la mienne !

Mme Audran secoua la tête :

—Nous nous comprenons mal, dit-elle doucement.

Elle avait posé, en parlant, sa main sur le bras de Pierre ; un moment elle sembla hésiter encore, puis, se décidant tout à coup :

—Ce que je blâme, dit-elle, le regardant avec attention, comme pour épier dans ses yeux l'effet de ses paroles, c'est le jeu lui-même... aux cartes... aux courses, dans les paris de toutes sortes... le jeu sous toutes ses formes enfin ! J'ai horreur du jeu et... j'en ai peur vous !

A son tour, Pierre resta, suivant son expression, absolument "suffoqué." A qui en avait la vieille dame ? sa main tremblait en pressant son bras, et pourtant, elle avait mis tant d'énergie dans sa déclaration, que sa voix faible et monotone tout à l'heure, vibrat maintenant, méconnaissable, presque aussi jeune qu'une voix d'enfant.

Mais l'air abasourdi de Pierre rendit sans doute la vieille dame à elle-même car, subitement, elle reprit son calme et sa première indifférence :

—Allons, dit-elle gaiement, vous allez me prendre pour une vieille folle... Notre amitié ne date pas d'assez loin pour que j'aie le droit de vous sermonner. M'en voulez-vous beaucoup ?

—Pas du tout, se récria Pierre chaleureusement. vous êtes très bonne, au contraire de...

Il n'acheva pas sa phrase ; une question lui venait à l'esprit et Mme Audran qui était, évidemment, femme d'expérience saurait y répondre. Donc, sans transition (Pierre en cherchait rarement) il posa cette question :

—Est-ce vrai ?... dit-il en baissant la voix... Croyez-vous qu'on puisse se ruiner au jeu ?... Est-ce pour cela que vous en avez horreur, que vous en avez peur ?... Pour moi, vous pouvez vous rassurer tout de suite, je n'ai rien à perdre ! Mais...

Il s'arrêta hésitant, puis, baissant encore la voix :

—Mais, reprit-il, je sais que Guillaume a perdu cet hiver tant d'argent à Paris, qu'il a été obligé de vendre deux de ses fermes. Ce jour-là, le notaire, qui est un vieil ami de la famille, lui a fait un vrai sermon, et Guillaume paraissait très ennuyé, mais après, quand il a raconté son aventure à ses camarades, ils ont tous beaucoup ri et se sont tous moqués de M. Auger, tellement qu'à la fin, je me suis dit : Décidément le notaire est une vieille perruque qui radote, comme le conseil de famille, et j'ai crié : Vive la joie ! comme le grand Piogé, qui riait plus que tout le monde.

Et, au souvenir de cette folle soirée, Pierre se mit à rire tout seul, mais ce ne fut pas long ; les paroles de Mme Audran lui avaient remis en mémoire toutes les prophéties du notaire et il se sentait un peu troublé...

N'était-ce pas curieux encore qu'elle eût parlé de cette façon sans savoir !... Mais, au contraire... saurait-elle ?...

—Quelqu'un vous l'a dit ? s'écria-t-il tout à coup, vous connaissiez l'histoire des fermes ; mais Guillaume en a plusieurs autres, vous savez... ce n'est pas la ruine, cela !

—Non, c'en est tout au plus le commencement.

Le ton de la vieille dame était significatif, Pierre se sentit mal à l'aise.

—Alors, dit-il tout bas, c'est pour Guillaume qu'il faut avoir peur et non pour moi !

Mme Audran se leva :

—Mon cher petit, dit-elle, quand on est riche on peut perdre au jeu tout ce qu'on possède ; c'est mal déjà et voilà pourquoi le jeu me fait peur ; mais il y a pire ! Quand on est pauvre et qu'on est joueur, on perd ce qu'on n'a pas, ce qu'on ne peut payer, alors on n'est plus honnête ; voilà pourquoi le jeu me fait horreur !

Tout le monde, cependant, ne pense pas comme moi, et si vous rapportiez cela au grand Piogé, il rirait tant que vous m'appelleriez à mon tour : "vieille radoteuse." Quant à votre tuteur, je crois...

Sans savoir ce qu'elle allait ajouter, Pierre l'interrompit :

—Oh ! Guillaume ne rirait pas, lui, s'écria-t-il ; dernièrement... depuis qu'il a perdu ses fermes, il est devenu plus sévère et, tout à l'heure... Je l'ai bien vu, il voulait m'empêcher d'aller le retrouver chez Piogé.

—Mais... et le ton de la vieille dame laissa percer, malgré elle une secrète inquiétude, en pupille soumise et respectueux, vous passerez outre... et vous irez !

Pierre ne répondit pas.

Quand il quitta la Chanterie, il se sentait d'humeur exécrable, ses idées noires le prenaient.

Ce que Pierre appelait "ses idées noires" c'étaient les réflexions que, de temps à autre, mais rarement, il faut le dire, les circonstances remuaient en lui.

Sans le savoir, ou... qui sait ?... volontairement peut-être, Mme Audran venait d'éveiller la Belle au Bois Dormant. Pierre éprouvait un vague malaise de conscience, et sa foi au grand Piogé s'ébranlait !

La vieille dame ne l'avait pas attaqué cependant, elle l'avait cité seulement, entre tous les autres, en opposition avec elle-même, mais la seule façon dont elle avait prononcé ce nom "le grand Piogé" avec le sobriquet intime, en disait long, et les anciens dieux de Pierre perdaient du coup leur prestige. Nommer Piogé, c'était nommer tous les camarades, ils avaient mêmes idées, mêmes opinions, même façon de vivre ; tous poussaient Guillaume dans cette voie que le notaire avait qualifiée, dans son discours, de voie périlleuse et fatale.

Tous avaient bien ri du notaire et de son éloquence, Pierre comme les autres, plus que les autres, sans savoir, sans comprendre ! et seulement parce que les autres, ses modèles le tournaient en ridicule !

Dans sa juste indignation, le bonhomme avait traité les camarades de parasites, et Guillaume de dupe.

Cela, Guillaume ne l'avait pas répété chez le grand Piogé, mais Pierre l'avait entendu. Il savait aussi (le notaire avait dégonflé son cœur ce soir-là) que Guillaume prêtait sans cesse aux parasites de l'argent qu'ils oubliaient de lui rendre, que son régisseur le volait, que ses fournisseurs lui vendaient tout plus cher qu'aux autres parce qu'il payait sans regarder et sans compter. Il savait que tout allait à la diable aux Fougerets (c'était l'expression de M. Auger) pendant que Guillaume s'amusait à Paris ou ailleurs.

Sans doute, Pierre le savait, mais c'était le bonhomme qui l'avait dit, ce vieux radoteur, ce notaire ridicule dont tous les camarades faisaient des gorges chaudes avec tant d'esprit, et Pierre ne s'en était souvenu que pour en rire avec eux. Mais voilà qu'aujourd'hui, les idées noires aidant, et sous l'influence de Mme Audran, il commençait à se demander qui avait raison, et le bon notaire ne lui paraissait plus si ridicule, ni les camarades si amusants.

Le résultat de ce grand conflit intérieur c'est que, ce soir-là, Martel partit seul dans la petite charrette, pour ramener son maître. Pierre ne se sentait pas en ce moment disposé à gagner, avec les autres, l'argent de Guillaume.

Il fit mieux ; pris d'un bon mouvement il écrivit à sa sœur une lettre de huit pages, et ne s'aperçut qu'à la fin que ces huit pages étaient remplies du nom de Mme Audran.

V

Les idées noires de Pierre ne résistaient jamais à une bonne nuit ; de sa vie il n'avait eu le cauchemar, et tous les notaires du monde, avec leurs conseils, leurs chiffres et leurs prédictions, n'auraient pu lui enlever une heure de sommeil. Il s'éveilla donc le lendemain, gai et dispos, et s'habillait en chantant à tue-tête quand Guillaume entra dans sa chambre.

Il n'était pas, d'habitude, aussi matinal, dans cette saison surtout, saison nulle pour la chasse et la pêche, aussi Pierre flaira-t-il quelque agréable surprise ; Guerche et Dubars étaient un renfort sérieux, on avait dû, la veille, organiser une bonne partie.

—Ah ! cria-t-il, s'apercevant tout à coup que Guillaume était botté et en habit de cheval, le boute-selle !... Qu'est-ce qu'on fait ?... j'en suis !

—Nous en sommes tous, dit Guillaume ; Guerche va essayer, ce matin, un cheval aux Ormeaux ; déjeuner à midi à l'auberge de Saint-Laurent, retour par les bois et, pour finir, dîner ici à sept heures. Cela te va-t-il ?

—Cela me va ! répliqua gaiement Pierre, je suis prêt.

De sa fenêtre Mme Audran aperçut la joyeuse cavalcade à travers son petit bois, Pierre en tête, sur un grand cheval, pas commode, qui le secouait, comme un prunier ! L'inévitable Piogé en était, naturellement, Mme Audran le reconnut aussi. Hélas ! Elle ne verrait pas, ce matin, son propriétaire à la Chanterie, et son sermon courrait les champs !

Sa Chanterie ! Pierre lui jeta à peine un regard en passant.

A chaque jour suffit sa peine !

Il avait aujourd'hui de quoi s'amuser toute la journée y compris la soirée. Ah ! tante Paule pouvait se cacher tout au fond de sa coquille ; quand Dubars était là, le champagne moussait et c'était grand tapage !

Le programme fut suivi à la lettre. Guerche acheta, séance tenante, la bête qu'il venait d'essayer ; le vendeur était un aimable voisin, on l'emmena déjeuner ; après le déjeuner il se laissa entraîner à faire un tour dans le bois ; ce tour l'ayant amené devant les Fougerets, Guillaume, toujours hospitalier, lui offrit le gîte et le couvert, Pierre le reconduirait chez lui le lendemain matin, dans sa petite charrette. Aux Fougerets le service de la petite charrette était réglé comme un service d'omnibus. Toujours Pierre et Smoke fermaient la marche et faisaient les derniers frais. Ces expéditions, matinales ou nocturnes, étaient tout à fait du goût de Pierre ; quant à Smoke il n'avait pas la parole !

Quelle soirée ! Tante Paule n'en eut, dans son coin, que l'écho affaibli, et pourtant il lui fut impossible de songer à dormir avant minuit.

Après le dîner, Dubars, à qui le champagne donnait beaucoup d'imagination, avait organisé une course d'un nouveau genre. Il s'agissait de faire le tour du billard, à cheval sur une chaise, les pieds sur les barreaux, sans toucher terre, et en poussant seulement sa monture des genoux. Piogé représentait le poteau de départ et donnait le signal. Quelques chaises restèrent sur le terrain les barreaux rompus, néanmoins ce fut très réussi ! Pierre arriva premier. On lui fit un succès ; il gagna une coupe... de champagne ! Hi, hip, hip... Hourrah !... Par hasard, Guillaume ne perdit pas ; il avait parié dix francs sur la chaise de Pierre.

Là-haut, tante Paule rédigeait en elle-même son testament ; elle avait cru d'abord à un violent orage, et, ensuite, à un tremblement de terre. Peu à peu, cependant, elle se rassura, le tonnerre avait cessé.

—C'est fini ! pensa la pauvre amie, les voilà tous partis !

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

Le prêtre l'encourageait, le soutenait, le consolait et lorsqu'il l'eut béni, le visage de Marcus qui, depuis si longtemps avait reflété de terribles pensées et rêvé d'abominables projets, s'épura comme par miracle, et rayonna d'une beauté dont rien ne saurait donner l'idée.

Jeanne agenouillée priait à son chevet.

Le mourant la regarda avec l'expression d'une ardente prière.

— Oh ! si vous vouliez ! si vous vouliez ! murmura-t-il.

— Je veux tout ce qui pourra vous consoler.

— Eh bien ! aujourd'hui, vous avez tenu la parole donnée à Marcus, vous avez accepté mon nom devant un magistrat qui, pour vous, ne représentait pas même la loi, et vous ne vous êtes jamais considérée comme ma femme... Mais je vous ai obéi, Jeanne, je viens de purifier mon âme, aurez-vous assez pitié de moi pour prononcer devant le prêtre un serment qui nous lierait l'un à l'autre pendant l'éternité ?

Jeanne s'attendait si peu à cette demande, qu'elle fit un involontaire mouvement d'épouvante, tandis que son regard plein d'effroi et d'angoisse se tournait du côté d'Henri de Civray.

— Jeanne ! murmura celui-ci à son oreille, Jeanne, refusez ! refusez !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia la jeune fille.

— Refusez, car c'est à moi que vous donniez vos premières pensées, à moi que vous avez, au fond de votre âme, promis une fidélité qui ne finira qu'avec votre vie... Exaucer cette prière serait un parjure envers moi !

Le visage de Jeanne parut comme transfiguré.

Ainsi Henri de Civray ne doutait plus, Henri de Civray ne l'accusait plus ! Il se tenait là, près d'elle, l'implorant du regard, la priant au nom du passé de ne pas proférer un serment qui se dresserait entre eux.

Marcus surprit la terreur de Jeanne dans le regard que lui jeta la jeune fille. Il comprit la défiance d'Henri et les motifs de cette défiance, et une larme roula sur sa joue.

— C'est le dernier sacrifice ! dit-il.

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit, et un guichetier parut :

— Le journal du soir ! cria-t-il, la liste des numéros gagnants à la loterie de Sainte-Guillotine.

— Ah ! fit Marcus, le sang ne cessera jamais de couler.

Un certain nombre de prisonniers venaient de recevoir leur assignation pour comparaître devant le tribunal.

— Nous serons tous perdus ! perdus ! Ni vous, Monsieur, ni moi, ni Jeanne, nous nous reverrons une autre journée... Le couteau de l'assassin et le couperet de la guillotine achèveront leur œuvre... Si j'avais vécu, j'aurais tenté de réparer le mal commis, mais je meurs... je meurs...

Un flot de sang jaillit de la blessure de Marcus, Jeanne obligea le jeune homme à se recoucher sur son lit, et lui imposa doucement le silence. Il se sentait si faible, en ce moment, qu'il gardait à peine la force de prononcer une parole ; cependant il fixa sur Jeanne ses yeux remplis de l'expression d'une prière instante, et il murmura :

— Dites-moi que je ne vous fais pas horreur.

— Reposez-vous, répondit Jeanne, je vais prier.

La jeune fille s'absorba dans une invocation brûlante, tandis qu'Henri repassait dans sa mémoire les scènes imprévues qui venaient de se succéder.

Que devenait pendant ce temps la comtesse de Civray ? L'évanouissement qui, chez elle, avait succédé à l'excès de la frayeur, dura longtemps. Le marinier, aux soins duquel Henri l'avait confiée, résolut de gagner en conscience les deux louis que le jeune homme lui avait donnés. Privé des secours de la médecine, il se contenta de frotter la paume des mains de la malheureuse mère, de jeter quelques gouttes d'eau sur son visage, et de la laisser sur le pont où l'air de la Seine rafraîchissait son visage.

Quand la comtesse ouvrit les yeux, elle eut peine à comprendre en quel endroit elle se trouvait. Il fallut un certain temps avant qu'elle rassemblât assez ses esprits pour se souvenir de la scène terrible dont elle avait été témoin.

La veille, lorsque Jeanne, accompagnée de Marcus, lui avait remis avec mystère un passeport pour quitter Paris en sûreté, et une carte de civisme pour y séjourner, si elle voulait y terminer des affaires pressantes, Mme de Civray, si bien en capuchonnée qu'elle fût, reconnut la jeune fille en même d'Henri. Si déjà sa propre conscience et les affirmations de Cécile avaient ébraillé sa conviction au sujet de la trahison de Jeanne, elle fut en ce moment complètement convaincue de son innocence. Un remords poignant lui traversa le cœur, et lorsque Henri s'écria avec désespoir : " Ah ! ma mère, qu'avons-nous fait ? " les regrets de la comtesse ne furent pas moins grands que ceux de son fils.

Henri de Civray se jeta sur les traces de Jeanne, mais un groupe bruyant lui barra le passage, et lorsqu'il trouva la rue libre, Jeanne avait disparu.

Il rejoignit sa mère, et se fit raconter avec les plus grands détails tout ce qui s'était passé durant son emprisonnement. La comtesse parla de l'assistance qu'elle avait trouvée chez Rose-Thé, du mystérieux billet qui l'avait avertie de fuir cet asile.

— Plus de doute ! s'écria l'enfant, Jeanne, trop grande pour se venger de nos dédains et de nos calomnies, a répondu à nos accusations par un dévouement qui ne s'est jamais démenti. C'est à elle que tu as dû le conseil de quitter la maison de Mme Roucher ; c'est elle qui te ménagea la protection de Rose, la petite blanchisseuse de Robespierre ; elle enfin qui t'a sauvée de l'échafaud pour te conserver à ma tendresse.

— Mais, demanda la comtesse de Civray devenue pensive, si cela était, qui serait, à ton avis, le misérable qui nous aurait trahis ?

— Je le sais, répondit Cécile, c'est Robert !

Ce nom fut un trait de lumière pour toute la famille. Oui, Robert seul, Robert qui connaissait tous les secrets de la famille de Civray, pouvait chiffrer sa fortune, devait avoir combiné avec une adresse infernale l'arrestation d'Henri, puis celle de sa mère et de Cécile de Saint-Rieul. La Providence avait permis qu'un crieur apprenant à la comtesse l'incarcération de son fils, elle ne songeât plus qu'à rester à Paris, afin de consoler on de partager sa destinée.

— Cela doit être, dit la comtesse, tout cela me semble maintenant logique, naturel, mais comment se fait-il que Jeanne, avec ses opinions et sa foi, soit entrée en qualité d'officière chez l'abominable Fouquier-Tinville ?

— Je le comprends, dit Henri. Oh ! la noble, l'admirable fille. Ne pouvant rien pour nous, tant qu'elle restait perdue dans Paris, elle devait d'une façon occulte nous protéger tous en se réfugiant dans le seul endroit où personne ne se fut avisé de la chercher. Quel moyen a-t-elle employé pour me procurer ce

passeport et cette carte de civisme, je le saurai plus tard, mais ce que je sens au fond de mon âme, c'est qu'elle offre sa vie en échange de la nôtre.

Tout à coup Henri se frappa le front :

— Mais cet homme qui l'accompagnait... Je me souviens qu'il était jeune, beau ; sur son passage on a prononcé le nom de Marcus... Quel est ce Marcus ? il faut maintenant que je le sache.

— Henri, à peine es-tu hors de danger que tu cours chercher de nouveaux périls !

— Je dois une réparation à Jeanne, ma mère, elle l'aura.

Henri de Civray conduisit sa mère dans un logement modeste, dont il paya d'avance une semaine de loyer, puis il se mit à la recherche du citoyen Marcus. L'instinct révélait à Henri que le peuple des clubs et les membres des sections devaient connaître ce jeune homme à la figure pâle et sombre, que semblait dévorer le feu de passions intérieures. Voyant donc ouvert un cabaret, il y entra, se fit servir du vin, et avisa deux patriotes qui n'étaient pas encore ivres, il leur offrit de trinquer avec lui.

Les ivrognes prennent vite confiance dans celui qui nourrit leurs vices ; les deux citoyens, beaux parleurs, avides de prouver leur influence dans les clubs, et de montrer qu'ils avaient de hautes connaissances parmi les membres influents de la magistrature de la Terreur, citèrent une vingtaine de ceux-ci à la suite les uns des autres.

— Et Marcus, demanda Henri en les regardant fixement, connaissez-vous Marcus ?

— Le secrétaire de Fouquier Tinville ?

— Oui, répondit Henri à tout hasard.

— Je le crois bien ! un bon patriote, un pur Jacobin, il serait capable de prendre la place de l'Accusateur public si celui-ci venait à perdre la tête... Un joli mot, n'est-ce pas ? Seulement Fouquier a la tête solide... D'ailleurs il aime tellement son métier que le jour où le criminel manquera, il s'accusera lui-même pour ne point perdre l'habitude de prononcer un réquisitoire.

— Un bel homme, ce Marcus !

— Je le crois bien ! Aussi, il profite de sa jeunesse. Fouquier l'invite à tous ses soupers, car la Terreur soupe ; il faut bien se reposer de couper les têtes, c'est une besogne qui fatigue comme une autre.

Henri fit apporter de nouvelles bouteilles de vin, puis il s'éloigna du cabaret au moment où les ivrognes s'endormaient les coudes sur la table.

Sa résolution était prise : le lendemain, dût-il de nouveau se faire arrêter, il se rendrait chez Fouquier et demanderait à parler à Jeanne.

Un calme relatif se fit dans son esprit ; il rentra au logement choisi pour sa mère et sa cousine, s'entretenant avec elles jusqu'au soir, et se retira dans sa petite chambre où il commença une longue lettre ressemblant à un testament.

Quand il l'eut achevée, il se jeta sur son lit, et s'endormit d'un sommeil entrecoupé par des cauchemars douloureux. Il s'éveilla vers neuf heures, s'habilla, et déjeuna en famille. Sa mère et sa cousine s'alarmèrent de l'expression résolue de son visage ; elles comprirent qu'il méditait un projet dangereux, mais que rien ne le lui ferait abandonner ; cependant, au moment où il allait sortir, la comtesse se jeta dans ses bras en fondant en larmes :

— Songe que je n'ai que toi pour m'attacher à la vie, lui dit-elle.

— Dieu permettra que je remplisse un devoir sacré sans courir de périls ; s'il en était autrement, vous seriez la première, ma mère, à comprendre ce qu'un gentilhomme se doit à lui-même.

— Va ! lui dit-elle et que Dieu te bénisse !

— Adieu, dit Cécile plus bas, et rappelez-vous, mon cousin, que j'aimerai Jeanne comme une sœur.

— Merci, dit Henri, j'y compte, elle mérite le respect et l'amitié de tous.

Le jeune homme se dirigea vers la demeure de l'Accusateur public.

Il ne voulait entrer chez lui, et demander à parler à Jeanne qu'après le départ de Fouquier pour le tribunal ; il lui serait ainsi plus facile de voir la jeune fille, peut-être même de parler à Marcus. Il attendit en s

menant de long en large dans la rue habitée par le sinistre magistrat.

Tandis qu'il tournait un des angles, il lui sembla voir une femme très belle et très pâle, vêtue de blanc, s'éloigner au bras d'un homme ressemblant à Marcus, mais il n'aperçut point le visage de cette toilette de fête lui parut si peu convenir à celle de l'officieuse de la citoyenne Fouquier, qu'il n'eut pas même l'idée de chercher à connaître la compagne du jeune homme.

Si Marcus venait de quitter la maison de Fouquier la chance de rencontrer Jeanne toute seule, et de lui parler sans témoin, paraissait bien possible.

Henri monta donc rapidement à l'appartement de l'Accusateur public.

La femme chargée du soin de la cuisine le regarda d'un air surpris quand il prononça le nom de Jeanne Raimbaud. Celle-ci avait pris un nom de fleur, affectant les allures républicaines du calendrier de cette époque. Cependant le don d'un paquet d'assignats ouvrit subitement son intelligence épaisse, le portrait de la jeune fille était d'ailleurs si ressemblant, qu'il n'était point possible de s'y méprendre, et la vieille officieuse répondit :

— Vous tombez mal, si vous désirez la voir, mon jeune citoyen.

— Pourquoi ?

— Elle est sortie.

— Ne rentrera-t-elle pas bientôt ?

— Jamais dans cette maison, du moins.

— Y a-t-elle cessé sa service ?

— Je le crois, et pour occuper une position que toutes les jolies filles de Paris vont lui envier.

— Parlez, parlez vite, dit Henri.

— Eh bien ! pour devenir la femme du citoyen Marcus.

— Elle ! Elle ! s'écria le comte de Civray avec désespoir.

— Elle était belle comme une déesse ! quel dommage que vous ne l'ayez pas vue avec sa robe blanche.

— Tout à l'heure ?

— Oui, tout à l'heure... On se rangeait pour la regarder passer, et vraiment je l'ai trouvée plus jolie que la citoyenne Maillard elle-même, dans son costume de déesse Raison.

— Oh doit-elle se marier ?

— A la prochaine section.

— Un mot encore, prenez cet autre paquet d'assignats... Où demeure le citoyen Marcus ?

L'officieuse donna l'adresse ; la maison du jeune secrétaire se trouvait très près de la prison de la Conciergerie.

Henri courut à la section. Il y apprit qu'un mariage républicain venait d'y être conclu entre une femme vêtue de blanc, qui eût été parfaitement belle si elle n'eût été si pâle, et le secrétaire de Fouquier-Tinville.

Henri reprit sa course. Certes, il n'espérait plus, il n'attendait plus rien. Il savait, il comprenait le mobile de Jeanne. Elle avait payé du don de sa main la vie d'Henri et la sécurité de sa mère. Pensant que les nouveaux époux regagneraient le domicile de Marcus, il revint de ce côté et il attendit. Des groupes nombreux s'étaient formés, on discutait sur les jugements à intervenir.

Encore un moment, et la séance du tribunal serait levée, et les condamnés montreraient en charrette.

Henri attendait, muet de stupeur, fou de désespoir. Les condamnés qui allaient partir dans quelques instants, étaient ses compagnons de la veille.

Un mouvement, une clameur, des exclamations de pitié, des cris de haine se confondirent tout à coup. Les furies de la guillotine et les hanteurs des clubs clubs sortaient du tribunal en poussant des cris de mort.

— Je leur adresserai un dernier adieu, pensa Henri.

Dans la cour, on entendait les conducteurs jurant et tempêtant, les chevaux piaffant d'impatience dans les brancards.

— Les voilà ! les voilà ! dit une femme.

Et dans une vision doublement terrible, il reconnut ses amis, et Jeanne qui leur jetait son bouquet de mariée...

CHAPITRE XXV

LA DERNIÈRE CHARRETTE

Il faisait presque nuit dans la vaste salle où se trouvaient réunis des prisonniers dont la plupart attendaient un jugement prochain, tandis que les autres avaient été jetés dans cette geôle par un incident populaire et inattendu, semblable à celui qui réunissait Henri de Civray, Jeanne Raimbaud et Marcus. On entendait dans les différents groupes, formés par les malheureux, une basse sourde de sanglots, des prières chuchotées à voix basse, des adieux échangés dans le mystère touchant d'une veillée suprême.

La porte en s'ouvrant avec fracas laissa voir, dans les dernières clartés du jour mourant, une vingtaine d'hommes et de femmes poussés brutalement par les geôliers.

Le comte de Civray, levant la tête, laissa échapper une exclamation de douleur.

Dans un vieillard, aux cheveux blancs, il venait de reconnaître Avid-Simon de Loizerolles.

La sérénité du visage de l'ancien intendant général s'augmentait d'une expression d'enthousiasme telle qu'on ne pouvait s'empêcher de se demander quel secret de gloire ou de sacrifice un tel homme venait d'accomplir.

Il marchait le premier en tête de ses compagnons, et l'on eût dit qu'il éprouvait une hâte étrange à voir se refermer sur lui les portes de la Conciergerie.

Henri de Civray alla lui serrer la main.

L'étreinte du vieillard fut longue ; la vue de ce jeune homme lui rappela son fils, sur qui il avait fondé toutes ses espérances de joie et d'orgueil.

Il lui avait donné, à ce fils, ces inappréciables leçons qui s'incrurent dans l'âme, en même temps que l'âme s'emplit de respect et d'amour. François avait senti passer sur lui le souffle brûlant de l'inspiration, tandis que son père lisait à ses côtés et commentait les poètes. Les essais corrigés par ce maître indulgent faisaient présager un homme de talent. Le poème du *Printemps* exhalait les parfums de mai. Roucher encourageait le poète, André de Chénier le traitait en jeune frère, jamais père ne chérit davantage un fils qu'Avid-Simon de Loizerolles ne s'attacha à son enfant...

Une heure environ avant le moment où il entra dans la salle de la Conciergerie, le guichetier chargé de l'appel des condamnés vint lire la liste de la fournée qui devait comprendre les derniers "Conspirateurs de la prison Lazare."

En ce moment, François de Loizerolles se trouvait près de sa mère, que son état de souffrance retenait dans sa chambre. Les prisonniers se groupèrent silencieux pour entendre la lecture de la liste des prisonniers qui comparaitraient le lendemain devant le tribunal révolutionnaire.

Le guichetier avait déjà lu plusieurs noms, quand il appela :

— Loizerolles !

Le vieillard eut une seconde d'hésitation. Allait-il demander la permission d'adresser un adieu à sa femme, et d'embrasser son fils, ou se priverait-il de cette consolation suprême afin de leur épargner la douleur de la séparation ?

— Non, non, pensa-t-il, tous deux souffriraient trop.

Et rejoignant ses compagnons, il s'empressa de les suivre dans la cour. Certes, il savait bien qu'il était perdu ; la nature de l'interrogatoire qu'il avait subi, les fonctions qu'il avait remplies, son ouvrage sur les *Prérogatives des Reines*, dont Marie-Antoinette avait accepté la dédicace, tout cela et, plus encore peut-être, la franchise de ses réponses, la dignité de son mépris hautain pour la Révolution lui avaient fait pressentir son sort. Mais François ! mais sa femme ! Cette compagne dévouée, ce fils jeune et charmant, combien ils tenaient aux fibres de ce cœur délicat et tendre !

Loizerolles serra donc avec un sentiment de joie mélancolique les mains que Henri de Civray tendait vers lui.

— Et Chénier, et Roucher ? demanda-t-il.

Henri de Civray désigna le ciel.

— Comment avez-vous échappé à l'échafaud ?

Henri raconta à Loizerolles une partie de la vérité.

— Mais alors, dit le vieillard, vous n'êtes pas accusé ?

— Pas encore.

— Votre emprisonnement est illégal.

— Est-ce que quelque chose est légal aujourd'hui ?

— Irrégulier, du moins.

— Irrégulier, soit ! je n'en serai pas moins guillotiné.

— Qui sait ! fit Loizerolles, ceux qui gagneront une journée sauveront peut-être leur tête. L'agitation grandit dans Paris, et la réaction qui devient immanquable ne saurait manquer d'être prompte.

Le greffier entra en ce moment dans la salle.

— Loizerolles ! appela-t-il.

Le vieillard s'avança.

— Ce n'est pas vous que je demande ; il y a sur l'acte d'accusation Loizerolles *fil* ou *fil*le, car le mot est bien mal écrit... Mais si la qualité reste indéterminée, ce qui est certain, c'est l'âge du prisonnier.

— Quel âge ? demanda le vieillard.

— Vingt ans, et voici la date de naissance.

— Le nom de baptême ? demanda l'ancien intendant général.

— François.

Le vieillard saisit les mains du greffier.

— Oui, il y a erreur, fit-il à voix basse en fixant sur le greffier un regard rempli d'angoisse et de prière... Il y a erreur... On s'est trompé sur la date de naissance... On s'est trompé, sur le nom de baptême... je me nomme Simon.

Le greffier se recula.

— Savez-vous ce que vous voulez faire ? demanda-t-il.

— Rétablir la vérité, dit le vieillard.

— La vérité ? Non ! mais vous substituer à votre fils. C'est lui, c'est François de Loizerolles qui est cité à comparaître devant le tribunal.

— Qu'a pu faire cet enfant ? dit Loizerolles avec désespoir.

— Et qu'ont fait tous ceux qui attendent leur tour pour mourir ?

— Mais vous le comprenez bien, vous, vous l'avez deviné, je ne veux pas qu'il meure. Il a de l'avenir devant lui, Dieu lui réserve, je l'espère, de longues années. Il consolera, il soutiendra sa mère.

— Vous ne le sauveriez pas en vous perdant ! s'écria le greffier.

— Si, je le sauverais ; vous l'avez dit vous-même, cette situation ne saurait durer, le sang répandu crie vengeance. Peut-être la charrette qui m'emportera demain sera-t-elle la dernière qu'accompagneront les furies de la guillotine et les clubistes des Jacobins. Je ne vous demande point de me sauver ; je vous supplie de n'avoir pu me trahir. Quelle consolation suprême pour moi de me dire que ma mort rachète la vie de mon fils ! Vous avez une mère, une femme, un enfant peut-être ! Vous soupirez, vous comprenez que mon sacrifice me remplit de joie, et que j'aspire à la mort qui ouvrira pour François les portes de cette prison.

— Mais c'est horrible ! horrible !

— Tout est horrible ici.

— Il me semble que je deviens complice d'un assassinat.

— Vous devenez le moyen dont Dieu se sert pour épargner une vie qui peut être grande et belle.

— Et si quelque jour François de Loizerolles apparaissait...